

# LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE — RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol I

QUEBEC, SAMEDI, 26 AOUT 1876

No. 14

QUÉBEC, 26 AOUT 1876.

Nous allons cette semaine risquer un modeste avis sur le projet conçu par le *Progrès* de Sherbrooke d'un congrès de journalistes canadiens; l'idée de mettre en présence l'un de l'autre, une fois en leur vie, tant de grands hommes, nous semblait tellement épique que notre enthousiasme allait déborder en trois ou quatre colonnes du *Réveil*, lorsque, tout-à-coup, nos yeux ont été attirés par une série de lettres que M. l'abbé Chandonnet adresse à l'*Evénement* sur l'exposition canadienne à Philadelphie. Quoique ce fût un noble sujet d'article que celui d'un congrès de journalistes débattant le prix des annonces et le fixant irrévocablement pour l'avenir, de façon à ce que chacun d'eux pût le modifier aussitôt après, nous n'avons pas hésité à le sacrifier momentanément, pour nous occuper de quelque chose de plus réel, quoique moins sublime.

Les deux dernières lettres de M. l'abbé Chandonnet traitent principalement de l'éducation dans les diverses provinces de l'Amérique anglaise; il la compare dans chacune d'elles et fait voir où nous en sommes, nous, particulièrement, canadiens-français; c'est un tableau navrant, si cruellement vrai, que si le *Réveil* eût osé le faire de son chef, les grosses têtes de la presse canadienne, qui vont bientôt figurer en congrès, n'auraient pu trouver assez d'injures, assez d'outrages à lui prodiguer. Pour un grand nombre de gens, les lettres de M. l'abbé Chandonnet seront une révélation aussi poignante qu'inattendue; ils y croiront à peine; nous sommes si peu habitués à entendre la vérité, des paroles libres, franches et justes, nos yeux sont si peu habitués à regarder en voyant, qu'une semblable lumière jetée tout-à-coup au milieu d'une nuit épaisse, sera insoutenable à bien des regards. Mais il faut qu'elle se fasse.

M. l'abbé Chandonnet n'a pas tout dit encore; il en est loin même; il a vu, comme en passant, le

fait, le fait brutal, tout nu, que rien ne pouvait dérober aux yeux, ni déguiser ni atténuer loin de l'atmosphère de mensonges et de duperie où nous vivons, à l'abri des journaux et des rapports de M. le surintendant de l'Éducation; il en a été comme étourdi lui-même, et l'évidence le frappant en pleine figure, il n'a pu contenir un cri de douleur et d'alarme. Il n'a vu que le fait et il l'a dénoncé brusquement, comme s'il en avait peur, comme s'il voulait se sauver de lui en le livrant aux autres, comme s'il était effrayé de l'avoir vu; mais à nous d'en montrer les causes; les lecteurs verront si elles ne sont pas aussi évidentes que le fait lui-même. Voici d'abord un extrait pris dans chacune des deux lettres auxquelles nous faisons allusion; nos lecteurs sont priés de lire attentivement et lentement, et en réfléchissant surtout; les commentaires viendront d'eux-mêmes et notre tâche sera toute préparée.

"Je vous dirai aujourd'hui quelques mots du département canadien de l'Éducation; je devrais l'appeler plutôt le département haut-canadien; car la province de Québec, aussi bien que les autres provinces sœurs, n'y a que très-peu contribué.

En revanche, la province d'Ontario a fait un effort extraordinaire. Elle a garni, ou plutôt bourré un vaste espace, presque tout l'espace consacré à ce département. Le catalogue des objets qu'elle a exposés dans cette branche n'a pas moins de 64 pages, in 8°. Le catalogue des autres provinces, si par hasard il n'eût pas été superflu pour elles d'en avoir un, se fût réduit à une page.

Jugez de la différence.

Ce contraste entre Ontario et les autres provinces frappe au premier coup d'œil. Une seule vitrine porte le nom de la Nouvelle-Ecosse; Québec en a trois, Ontario neuf.

Celle de la Nouvelle-Ecosse est assez modestement remplie; celles de Québec ne contiennent que les *fac-simile* des principaux collèges ou établissements de la province, collés ensemble, à peine distincts les uns des autres, à moitié cachés aux yeux sous le mirage des grandes glaces qui les entourent. C'est petit, humble, mesquin. Au contraire, les nombreuses vitrines d'Ontario sont richement garnies, garnies avec une grande variété, avec luxe.

En outre, Ontario a offert une nombreuse collection de spécimens, de modèles, de cartes, etc., qui couvrent, d'une extrémité à l'autre, tout le fond qui sépare le département de l'éducation de celui des minéraux.

Rien, de la part des autres provinces, qui y réponde, même de loin.

Pourquoi ce contraste?

Je puis me tromper; mais il me semble qu'à Ontario l'on a con-

sideré jusqu'ici plus sérieusement qu'à Québec la grande question de l'assiduité à l'école. Là, on a agi ; à Québec on s'est borné aux paroles.

Si je puis en juger par ce que j'ai sous les yeux, on donne, dans la province supérieure, beaucoup d'importance à la manière dont on bâtit les écoles et dont on les fournit. Pupitres, sièges, appareils de gymnastique, etc., etc., il y a ici un modèle pour tout. Sommes-nous aussi particuliers à Québec ? On a beau dire, cette partie matérielle y est en général trop négligée, trop méprisée même. Il y a de grands villages où la maison d'école, les dépendances, les sièges, etc., tout compris, ne valent pas \$20, c'est quelque chose de hideux à voir. Cherchez dans la paroisse un point de comparaison, vous n'en trouvez point, excepté peut-être le président ou le corps des Commissaires d'écoles. Entre ces deux choses, j'avoue qu'il y a plus d'une ressemblance. Hélas ! pourquoi si souvent élit-on comme commissaires d'écoles les plus ignorants, j'allais dire les plus bêtes, d'une localité ?

Nos amis de la province supérieure n'ont rien négligé pour donner de leur système d'éducation une idée juste et complète. Dans leur catalogue, ils ont appuyé sur plusieurs points qui ne manquent pas d'un certain intérêt. Ils ont, disent-ils, leurs exercices de dessin d'après nature, même dans leurs écoles primaires, leurs ouvrages de pédagogie exclusivement réservés à ceux qui sont engagés dans la carrière de l'enseignement. Ils ont leur dépôt pour la formation des bibliothèques publiques. Chaque municipalité peut avoir la sienne. Mais, attendez : il faut un Index. L'Index ! on l'a repoussé en théorie ; en pratique, il faut bien l'admettre. Comment une mère donnerait-elle toute espèce de livres à ses enfants ? Certaines gens parlent bien mal de l'Index, mais laissez-les ; quand ils seront calmes et sérieux, ils feront un Index, malgré eux, sans l'appeler de ce nom. Qu'importe le nom. Ouvrez le catalogue de la Province d'Ontario, à la page 25, et vous verrez que le conseil de l'Instruction Publique s'est cru obligé (*regards it as imperative*) de bannir du catalogue général les ouvrages licencieux, immoraux, hostiles à la religion chrétienne. On y proscriit également les ouvrages de controverses, sans distinction. Là-dessus, j'aurais bien quelque chose à dire ; mais je m'arrête, pour ne pas entrer sur le terrain de la théologie.

Le système de bibliothèques publiques d'Ontario date de 1853 ; les hauts-canadiens prétendent, à tort ou à raison, que ça été le commencement d'une ère nouvelle dans la vie intellectuelle de la Province.

Une chose est bien certaine, c'est qu'il faut apprendre au peuple à lire, à bien lire, à lire de bons livres. Il nous faut des bibliothèques.

Il nous en faut dans nos paroisses. Il nous en faut dans nos villages. Il nous en faut dans nos villes.

Encore une fois, une ville comme Montréal, qui n'a pas une seule bibliothèque publique ! Où veut-on que nos jeunes gens aillent s'instruire ? Où irons-nous, nous, les hommes de l'âge mur ? A-t-on jamais vu une telle ignorance, une telle indifférence, une telle apathie ? Nous qui dépendons tout pour n'importe quoi, nous n'avons pas un sou à donner pour l'intelligence, pour le cœur de nos frères ? Qu'il vienne un étranger, un inconnu, disons le mot, un hâbleur, il remportera une somme. Allez demander pour une institution, pour une œuvre locale, vous n'aurez pas un sou. L'étranger nous vante, nous fait mille compliments, mille promesses, qu'il ne tient pas, auxquelles il a mille fois manqué, n'importe, pour lui nous serons généreux jusqu'à la prodigalité.

Franchement, c'est notre genre de folie.

Le même catalogue mentionne les dépôts de cartes, de globes, d'instruments, de livres de prix.

Encore une observation. Cette année, dans la province de Québec, au centre de comtés riches et peuplés, dans des paroisses où tous les cultivateurs sont à l'aise, on n'avait pas un seul prix à donner aux élèves de l'école modèle. Pourquoi ? On était, disait-on, trop pauvre.

Oui, trop pauvre. De tous les commissaires, un seul assistait à l'examen, et il ne savait pas lire.

Enfin, dans la province d'Ontario, l'on tâche d'avoir, pour chaque maison d'école, des peintures, des bustes, etc. C'est là une heureuse idée que l'on devrait, dans certaines localités, mettre en pratique. Mais, de grâce, pas de caricatures.

Cette réserve, malheureusement, n'est pas de trop. C'est un fait que l'on introduit des images grossières, ridicules, jusque dans les églises. Si l'on en doute, qu'on aille à St. Jean des Chaillons. *Du buono !* Quel effet peut avoir sur le goût ou la piété une pareille collection de montres ?

On prétend, bien souvent, que l'enseignement est plus pratique aux Etats-Unis et dans la province d'Ontario que chez nous. C'est peut-être vrai, mais, en revanche, il est certain qu'il y est moins élevé. Pourquoi n'aurions-nous pas la palme en tout ? On nous l'a dit bien des fois au collège même : ce n'est pas le talent qui nous manque ; c'est le travail, et, avouons-le, ce qui nous manque aussi, ce sont les maîtres. Hélas ! les maîtres, on ne les forme pas, on les improvise. Tous les jours, vous voyez, dans des écoles ou des institutions qui se prétendent importantes, vous voyez des maîtres qui enseignent l'arithmétique sans la savoir, les sciences sans les savoir, le latin sans le savoir, la philosophie sans la savoir. Cela est vrai, trop vrai.

## PETITE LETTRE DE MONTRÉAL.

22 août.

La grosse affaire du moment, l'événement du jour, le texte des conversations ici, ce sont les témoignages produits dans la contestation électorale de Charlevoix que la presse libérale publie depuis quelques jours. On ne parle que de cela dans les cercles politiques. Beaucoup de gens fort naïfs, qui, jusqu'à présent, n'avaient obstinément l'intervention indue du clergé dans les élections, ouvrent de grands yeux et demeurent confondus. Même parmi les conservateurs honnêtes et intelligents, on en voit qui éprouvent comme un sentiment de honte en lisant les sermons de ces curés à l'esprit étroit et fanatisé, qui ne conçoivent la religion que comme un instrument de domination. Ils rougissent des moyens employés par leurs chefs pour se hisser de nouveau au pouvoir, et ils tremblent aussi en voyant les dangers que ces procédés honteux font courir à la religion en ce pays.

Malheureusement, c'est là le petit nombre. Un exemple éclaircira la chose. Hier, je rencontre un de ces conservateurs qui ont conservé des allures indépendantes et leur franc-parler, deux qualités, entre parenthèse, qu'on ne voit plus que rarement chez cette classe d'individus, et naturellement la conversation tomba sur le grand *topic of the day*, l'élection de Charlevoix. Après avoir avoué, qu'en effet, quelques curés étaient allés trop loin, il commença par me développer une théorie assez étrange pour me prouver que le parti libéral était seul cause du mal. « Oui, me dit-il, avec une franchise qui tenait du cynisme, c'est la faute du parti libéral si le clergé se compromet tant. Si le parti libéral, en montant au pouvoir, n'avait pas passé cette maudite loi pour refréner la corruption sous toutes ses formes dans les élections si nous n'avions pas cet abominable scrutin secret, que Dieu, confonde ! nos chefs n'auraient pas été obligés d'avoir recours à l'influence du clergé pour tenir lieu de cette autre influence indue : la corruption. Jadis les conservateurs, qui, Dieu merci ! ont toujours eu le gousset bien garni, n'avaient qu'à faire ample provision de whiskey, melasse et fromage, et avec cela ils étaient sûrs et des électeurs et de la victoire. Avec les lois actuelles édictées par nos libéraux, ce système, ce *modus operandi* est devenu impossible. Un autre agent de corruption et de séduction étant devenu indispensable, nous avons donc été forcés de remplacer l'influence du whiskey et de l'argent par celle du prêtre dans la chaire et au confessionnal. Le clergé en souffre et en est avili, mais qu'importe ; il nous faut vaincre à tout prix, et périsse la religion plutôt que de rester ainsi à grelotter dans l'opposition loin des fertiles plaines du pouvoir. Ne voyez-vous pas maintenant que c'est la faute de nos libéraux si le clergé se compromet ! »

Comment trouvez-vous que je trouve le raisonnement de ce conservateur-là ? En voilà un au moins qui est franc. A la vérité, l'idée de substituer le prêtre au whiskey, à la

me fasse et au fromage comme engin électoral, m'a paru passablement cocasse de prime abord, mais en y réfléchissant un brin, j'ai été obligé de m'avouer à moi-même que cet original avait raison et que cette substitution était dans la logique des choses.

\* \*

Le bruit court ici que le voyage du chanoine Lamarche à Rome aurait deux objets principaux. Premièrement, de se disculper auprès du Dr. De Angelis qui, paraît-il, aurait été très-irrité contre le dit chanoine lorsqu'il apprit que ce dernier avait pris sur lui de tronquer sa lettre de l'hiver dernier, ne la publiant pas dans son intégrité. Et, en second lieu, de s'opposer à ce que le successeur de Mgr. Bourget, advenant la mort de Sa Grandeur, soit le coadjuteur actuel Mgr. de Gratignonopolis. Nos programmistes craignent, paraît-il, que celui-ci ne les laisse pas faire à leur guise, mais qu'au contraire il les bridera un peu dans leur ardeur à tout brouiller dans le pays. Ils disent, assure-t-on, qu'il est impossible qu'un homme qui descend d'une famille ayant toujours professé des idées libérales puisse faire un saint évêque. Ils font valoir, en outre, que cet évêque a un frère sénateur, nommé par les libéraux, et que ce frère, de plus, a un journal qui combat vigoureusement leurs prétentions et ne cesse tous les jours de dénoncer leurs menées hypocrites et déloyales. Je vous donne, bien entendu, ces rumeurs pour ce qu'elles valent et je ne prétends en aucune manière me porter garant de leur exactitude. Toutefois, il y a quelque chose qui me dit qu'il y a beaucoup de vrai dans tout cela.

\* \*

L'abbé Chandonnet, le correspondant de l'*Evenement* à Philadelphie, dans sa correspondance du 8 courant, après avoir énuméré les monuments et édifices publics qui existent dans la ville du centenaire, et avoir mentionné la Bibliothèque publique fondée par B. Franklin en 1731, s'écrie : "Ceci me rappelle Montréal, une ville comme Montréal qui, en 1876, n'a pas une seule Bibliothèque publique." Et voilà comment on écrit l'histoire en l'an de grâce 1876. Sans doute que M. Chandonnet, en sa qualité d'abbé, se croit dispensé de connaître l'existence de l'Institut Canadien, qui a une bibliothèque de dix mille volumes, où tout le monde peut avoir des livres à des conditions faciles, et qui, en outre, possède une chambre de lecture où se trouvent les principaux journaux du Canada et des Etats-Unis, et où tout le monde peut aller lire son journal *gratis*. Mais nos conservateurs laïques, qui, tous les jours, insultent dans leurs journaux ce même Institut le savent bien et sont bien aises qu'il existe, car s'ils ont une recherche à faire, un livre à consulter, un journal étranger à lire, c'est là qu'ils vont. Pour preuve, je citerai ce rédacteur de la *Minerve* qui, tout récemment encore, a passé à l'Institut-Canadien, une couple de jours, à feuilleter des anciennes *Minerves* reliées en volumes par les soins du surintendant, et ce, dans le but de faire la biographie d'un certain personnage de haute futaie. Il résulte trois choses de tout ceci. On voit d'abord un abbé qui ignore ce qu'il devrait savoir, puis des conservateurs qui injurient une institution qui leur est fort utile, et finalement un grand journal qui n'a pas même la précaution de garder la série de ses numéros.

ARISTIDES PICHÉ.

Nous lisons dans le *Chronicle* au sujet de la contestation électorale de Charlevoix un article se terminant ainsi :

Sans doute la défense n'a pas encore fait entendre sa preuve, mais sans vouloir prédire le résul-

tat de ce procès, nous pouvons déclarer que nous espérons qu'il y a encore dans ce pays des tribunaux qui sauront réprimer avec indépendance des prétentions aussi exorbitantes.

Nous comprenons bien que tous les éloges que nous pourrions décerner à M. Langelier, le courageux avocat des pétitionnaires serviraient d'armes à ses adversaires pour l'attaquer de nouveau. Néanmoins, bien que convaincu du danger auquel il est exposé de la part d'adversaires aussi lâches, nous n'hésitons pas un instant à lui souhaiter le secours de Dieu dans la tâche noble et désintéressée qu'il s'est imposée.

Comme M. Langelier, nous avons entière confiance dans la droiture et l'indépendance des tribunaux de ce pays ; et, dans le cas où l'un ne rendrait pas justice, un autre donnera justice. Or tout esprit indépendant dans cette Province en appellera à ce dernier tribunal jusqu'à ce que l'abominable tyrannie dont nous nous plaignons ait disparu pour toujours de cette terre de liberté.

## L'ESPAGNE ET LA LIBERTÉ.

(Suite.)

Comme dans l'odieuse histoire d'Antonio Perez, sous Philippe II, elle se faisait l'instrument des rancunes et des passions personnelles du monarque, pour achever plus sûrement, de compte à demi avec lui, le nivellement universel. En sanctionnant par des apparences religieuses, comme en consolidant par des supplices et des pénalités trop réelles tous les envahissements, toutes les usurpations de la monarchie, elle a créé la première cette centralisation qui est restée l'écueil et le cauchemar de l'Europe moderne après avoir été le poison de l'ancienne Europe. Je ne sais que trop pourquoi les démocrates contemporains la renient et la flétrissent ; car elle a surtout servi leur cause, devancé leur œuvre et inauguré leurs procédés. Tous nos terroristes, réhabilités avec tant d'empressement de nos jours par de bien pauvres panégyristes, ont trouvé leurs maîtres dans ces inquisiteurs qu'une tout autre école, moins dangereuse peut-être, mais non moins déraisonnable, voudrait de son côté réhabiliter ou du moins entourer d'un respectueux silence.

Et qu'on le sache bien : ce ne sont pas seulement les supplices et les tortures de l'inquisition qu'il faut savoir désavouer et flétrir, en songeant à ces longues files de malheureux ; d'êtres humains, rachetés par le sang de Jésus-Christ et conduits au bûcher, à la lumière du soleil, par des monstres ou des insensés qui osaient faire précéder par un crucifix la marche de leur hideux cortège. Ce qui doit nous indigner peut-être encore davantage, ce qui a plus encore énervé et démoralisé l'Espagne, ce sont les perfidies, les infamies de leur procédure durant tant de siècles : le secret, l'espionnage, la confiscation érigés en règle suprême et sacrée ; la publicité des accusations, la confrontation des témoins impitoyablement refusée ; la dénonciation imposée comme une vertu et comme une obligation aux serviteurs contre leurs maîtres, aux enfants contre leurs parents. Le pays tout entier devient un vaste atelier de délation, de proscription et d'immolation. Tout le monde se soupçonne, se dénonce, s'accuse, se poursuit à l'envi. Tous les instincts sanguinaires d'une race trop souvent allumée par le soleil du Midi, toutes les jalou-

sies d'une plèbe refoulée dans la servitude, sont soigneusement et trop efficacement encouragés et exploités. Les plus avisés, comme les plus puissants, croient se mettre à l'abri en s'enrôlant parmi les familiers du saint-office, et, en rachetant ainsi, sans y réussir toujours, leur sécurité personnelle au prix de leur honneur et de leur dignité; tellement qu'à la longue l'horrible vampire finit par engloutir la société tout entière, à titre d'instrument ou de complice, quand ce n'est pas de victime. Cette monstrueuse institution ne cesse de fonctionner que lorsqu'il ne lui reste plus rien à faire et qu'elle a définitivement substitué le vide, la mort et le néant à la vie, à la force, à la gloire de la première des nations du moyen âge, de celle qu'on peut à bon droit appeler la perle du monde catholique.

On ne le sait que trop: l'inquisition n'a épargné personne, pas plus les enfants du pays que les étrangers, pas plus les grands que les petits, pas plus les riches que les pauvres, pas plus le clergé et l'épiscopat même que les laïques, pas plus les réguliers que les séculiers, pas plus les jésuites que les augustins ou tout autre ordre. Sainte Thérèse elle-même ne fut pas toujours à l'abri, pas plus que le noble et saint Barthélemy de Las Casas! Mais qui pourrait oublier les odieuses, les implacables poursuites contre l'admirable, l'éloquent frère Louis de Grenade; contre le doux et charmant frère Louis de Léon, contre l'illustre et innocent archevêque de Tolède, Carranza, reconnu innocent à Rome après dix-sept ans de captivité et mort dix-sept jours après son acquittement; contre le noble et vénérable octogénaire Talavera, le premier archevêque de Grenade reconquise, lui aussi absous par le pape, mais non pas avant d'avoir été, comme il l'avouait au roi, indignement outragé dans le sanctuaire de sa conscience et le vif de son honneur: *en lo sagrado de la religion y en lo vivo del honor*.

Mais, me dirait-on, toutes ces horreurs ne sont pas consommées sans résistance, sans protestations. Hélas! je les connais, ces pauvres petits efforts, qui font grand honneur à leurs auteurs, mais qui n'ont rien pu rien de sérieux ou de durable, contre le fléau. Je sais aussi tout ce qu'ont dit et écrit de très excellents catholiques et de très orthodoxes théologiens en Espagne et hors d'Espagne, contre les excès et les crimes commis au nom du droit divin des rois et des princes. Je sais que, en plein règne de Philippe II, des religieux tels que Melchior Cano, Louis Vivès, surtout l'illustre jésuite Mariana, si sagement et si injustement calomnié, et après eux d'autres trop oubliés, ont énergiquement protesté contre l'abus des théories absolutistes. Je sais surtout que des papes, peut-être trop sévèrement jugés sous d'autres rapports, tels que Sixte IV, Léon X, Innocent X, sont intervenus pour réprimer les excès de l'inquisition espagnole et lui arracher d'innocentes victimes. Mais tout cela n'a point suffi, tant s'en faut, pour relever le plus grand des états catholiques d'une incurable décadence, ni pour dégager l'église elle-même d'une solidarité à jamais déplorable. Je concède à qui veut que l'inquisition a étouffé en Espagne le protestantisme dans son germe; mais je défie quiconque de nier qu'elle lui ait donné, dans l'Europe entière, l'appui de l'opinion publique, les sympathies de l'humanité outragée, et qu'elle ait créé dans les deux mondes, pour l'impiété, pour la haine et le discrédit du catholicisme, un aliment inépuisable.

## V

Voici donc ce que le monde chrétien a été condamné à voir: un peuple, parvenu au plus haut point de grandeur et de gloire, qui meurt lentement étouffé, étranglé par le double vampire du despotisme religieux et monarchique. Mais, disons-le bien haut, l'inquisition elle-même n'aurait abouti à rien sans le concours de l'autocratie monarchique. Préparée par Pierre le Cruel, la royauté absolue apparaît d'abord dans sa redoutable mais éphémère vigueur sous Ximénès, à l'ombre pu trône de cette noble et charmante Isabelle, "la plus

noble créature qui ait jamais régné sur des hommes." dont le règne, partagé par un époux trop peu digne d'elle, Ferdinand le Catholique, marque l'apogée de la splendeur et de l'honneur du pays. La mort précoce de leur fils unique, dont on voit encore la tombe près du berceau de sainte Thérèse à Avila, est la mort de l'Espagne. Le despotisme arrive sur les ailes de l'aigle autrichienne. C'est Charles-Quint, l'homme néfaste, qui vient introniser le césarisme dans le plus libre des pays, et de là en infecter l'Europe entière. Profitant des divisions maudites qui, alors comme si souvent depuis, ont neutralisé la résistance des gens de bien, du bon parti, il triomphe de l'insurrection si légitime des *comuneros* et de l'héroïque Padilla à Villalar, l'une des plus fatales journées de l'histoire du monde. Les cortès de 1538 essaient en vain de résister; il ose leur dire: "*Je vous demande de l'argent et non pas des avis.*" Puis excluant avec soin les éléments les plus indépendants, le clergé et la noblesse, n'admettant plus que les simples procureurs des villes, il réduit la représentation nationale à n'être plus qu'un simulacre. Il invente le despotisme consultatif ou l'absolutisme représentatif, dont on accuse à tort les Napoléons d'avoir eu la primeur. Les cortès n'ont plus aucun contrôle à exercer, ni initiative à manifester. C'est en vain qu'après avoir ainsi asservi, déshonoré l'Espagne, réduite à n'être plus que l'instrument militaire d'un égoïste impérial, il lui donne pour rançon apparente l'Italie, les Pays-Bas, l'Allemagne à exploiter, à piller, à dominer. Elle devait perdre un à un tous les lambeaux de cette rançon comme elle avait perdu son honneur et sa liberté. Toutes les sources de la vie sont corrompues ou taries. Le cours de la tradition chrétienne est violemment interrompu. Les nobles institutions du moyen-âge, toutes et toujours, malgré leurs imperfections, si propices à la liberté et à la dignité humaine, disparaissent ou s'altèrent. Le paganisme renaît sous les dehors d'une orthodoxie sanguinaire. Le système qui semblait enfoui depuis mille ans sous les décombres de l'empire romain reparaît en vainqueur pour la honte et le malheur du genre humain.

Après ce père néfaste, survient un fils plus néfaste encore. Philippe II achève l'œuvre de son père. Charles-Quint avait enseveli les cortès de Castille dans un linceul dérisoire: quant aux cortès d'Aragon, avec leur *justiza* qui était l'arbitre-né entre le peuple et le roi, avec leurs libertés si anciennes, si légitimes et si fécondes, Philippe II se sert de l'inquisition pour les noyer dans le sang. Pour accomplir sa politique persécutrice en Flandre, en France, en Angleterre et partout, il épuisa les dernières ressources matérielles du pays dont Charles-Quint avait déjà brisé tous les ressorts. L'âme de l'Espagne se pétrifia entre ses mains sanglantes: elle ne vécut plus que pour s'endormir dans une décadence croissante, avec les auto-da-fé pour intermèdes.

Le châtiement ne se fit pas attendre. Cent ans après l'avènement de Charles-Quint, le comte-duc d'Olivarès, premier-ministre et favori tout-puissant de Philippe IV, écrit au cardinal-infant qui gouvernait la Belgique pour le compte de l'Espagne: "Monseigneur, *il n'y a plus d'hommes!* Monseigneur, *il n'y en a plus.* On a beau en chercher partout, on n'en trouve pas." Ce n'est pas un destructeur étranger, ennemi, un protestant, qui s'exprime ainsi: c'est le juge le plus compétent et le plus intéressé de la situation. Tel est d'ailleurs le cri de tous les despotismes, après plus ou moins de durée; il est poussé le plus souvent quand il n'est plus temps de renouveler la sève épuisée.

A partir de Philippe II, chaque jour la situation empire et la défaillance devient plus visible. La prospérité, la sécurité matérielle ont le même sort que l'intelligence. Partout et chaque jour l'abaissement général se complète et s'achève. L'impuissance et la tyrannie sont égales et au comble. Le Portugal a le malheur d'être annexé à l'Espagne pendant soixante ans. Cela suffit pour que les Hollandais lui enlèvent toutes ces immenses colonies de l'Inde qui avaient été

la glorieuse conquête des Gama et des Albuquerque. Les bagnes d'Alger sont peuplés par 30,000 Espagnols, enlevés par les Barbaresques sur les côtes de l'Espagne elle-même, que le roi des Espagnes et des Indes laissait sans défense. Les dépendances moins rapprochées de la couronne subissaient un sort encore plus cruel. L'immortel roman de Manzoni, plus vrai que n'importe quelle histoire, nous apprend quel était le misérable état des Milanais sous les rois catholiques. Rien ne peut surpasser la sauvage tyrannie des vice-rois à Naples, parmi lesquels il faut signaler ce Guzman (vice-roi de 1637 à 1644), qui se vantait de n'avoir pas laissé dans le pays quatre familles en état de faire un bon repas.

La royauté elle-même est la première atteinte : elle subit avant et plus que tous les autres le sort ignominieux, l'anéantissement moral et matériel qu'elle a rêvé et créé pour son immense empire. Quel spectacle que le règne de ce Philippe II, dont on a si bien dit qu'il désigna la royauté comme son père avait éteint la nation ! Il pleure en mourant l'incapacité de son fils Philippe III, lequel est remplacé par un Philippe IV plus incapable et plus nul encore. Ce roi catholique a trente-deux bâtards, mais ne laisse qu'un fils légitime, l'infortuné Charles II. Après la régence de sa mère, assisté de son confesseur, à la fois grand inquisiteur et premier ministre, ce pauvre avorton, devenu majeur et omnipotent comme ses aïeux, ne peut rien, ne veut rien, ne sait rien, ne fait rien. A trente ans il ne supporte pas une heure de lecture.

Avec lui s'éteint la postérité de Charles-Quint, sa postérité mâle, si on peut employer un pareil mot pour de pareils êtres mornes, idiots, décrépits avant d'avoir vieilli, automates emprisonnés dans le cérémonial grotesque d'une étiquette puérile et dans les langes d'une orthodoxie sanguinaire, mais hors d'état de vaquer à une fonction, à un devoir quelconque de la virilité civique et vraiment chrétienne.

C'en est fait ! le premier pays de l'Europe en est devenu le dernier. Personne ne compte plus avec lui. Au début de la maison d'Autriche, il avait régné sur l'Europe par la triple supériorité de la force, de l'intelligence et de la richesse. A partir de là il a été dominé tour à tour par la Hollande, la France, l'Angleterre. L'abolition de toute vie intellectuelle, de la science, de la pensée même, a suivi l'abolition de toute vie civique et publique. L'ignorance et la stupidité, nous dit Saint-Simon, sont établies partout comme la plus sûre voie de salut. Tout languit, tout s'engourdit, tout s'afaisse. L'ennui, le découragement, le déperissement, l'appauvrissement sont universels. L'ordre matériel est descendu dans le même abîme que l'ordre moral. La dépopulation devient énorme. Ce grand pays, où jusque sous Philippe II l'agriculture, l'industrie, le commerce, mais surtout la marine, florissaient plus que dans n'importe quelle autre contrée du monde, n'est plus qu'un désert stérile, avec des ports vides et des armées dérisoires. Armées, marine, commerce, industrie, agriculture, population, science, littérature, arts, influence, tout disparaît et s'anéantit à la fois.

Il n'y a pas dans l'histoire du monde un second exemple d'un grand pays ainsi ruiné, ainsi abattu, ainsi déchu, sans que la conquête étrangère ou la guerre civile y soient pour rien, mais par le seul et simple effet des institutions dont il est la proie.

Dès le dix-septième siècle, c'est-à-dire depuis près de trois cents ans, il n'en sort pas un homme d'état, pas un général, pas un grand prince. Au dix-huitième, il n'y a plus même un littérateur ni un artiste digne d'être nommé. Et cela pendant les siècles où la France, l'Angleterre, l'Allemagne jetaient le plus grand éclat. Après le plus légitime des orgueils survient la plus poignante, la plus amère des humiliations !

Avec le dix-huitième siècle arrive la maison de Bourbon. L'immense empire des Espagnes et des Indes est transféré d'une dynastie à l'autre, sans que l'avis ou le consentement de personne ait été demandé ou obtenu. Ces peuples

innombrables passent de main en main comme un troupeau de bestiaux, comme le cheptel d'une ferme. Cependant avec la maison de Bourbon l'Espagne entrevoit une lueur de retour à la vie. Elle espère puiser cette vie dans le sang généreux des petits-fils de Henri IV. Mais cette espérance est trompée comme tant d'autres. Elle y gagna quelque chose, mais si peu, beaucoup trop peu.

Ce sang généreux s'affadit et se corrompt à son tour sous l'influence mortelle et invétérée de l'esprit de cour et de l'inquisition. Philippe V met le pied sur les dernières étincelles que la résistance de la Catalogne avait fait jaillir des cendres de l'ancien foyer, pendant que sa femme, Elisabeth Farnèse, toujours en sa qualité de *reine catholique* arrache au pape récalcitrant Clément XII, à force de vexations, la nomination de son troisième fils, *âge de sept ans*, à l'archevêché de Tolède, le premier bénéfice de la chrétienté, et de plus à l'archevêché de Séville. Lui et ses successeurs s'acharnèrent à l'œuvre de démolition et d'anéantissement que la maison d'Autriche avait déjà poussée si loin. Le marquis d'Argenson, ministre des affaires étrangères de Louis XV au temps de la bataille de Fontenoy, celui dont "l'ambition était de faire jouer à notre patrie le rôle d'un honnête homme," veut s'enquérir de ce que devient cette *secondogeniture* de la maison de France. Il résume ainsi le résultat de son examen : "Une cour corrompue, des ministres courtisans, des femmes avides, marâtres et intrigantes ; l'orgueil des grands, la bassesse des petits, la dévotion superstitieuse avec ses minuties et ses cruautés ; c'est ce qui a perdu l'Espagne. L'on parcourt des provinces entières sans presque y rencontrer d'habitants. Des squelettes affamés dans les chaumières, dans les palais des seigneurs rongés de débauche, plus d'agriculture, plus de travail ; au plus quelques manufactures pour les choses de luxe..... Un roi espagnol n'est que le chef d'un sérail dévot." Après avoir tout pulvérisé, tout éteint dans l'ordre temporel, le despotisme se retournait naturellement contre l'ordre spirituel. L'arbitraire des ministres et des favoris se déployait à l'envi contre le pape et les évêques. Le saint-siège rencontrait sans cesse des exigences ou des résistances dont le gallicanisme des monarques français lui avait donné l'avant-goût. La manie des droits régaliens arrivait à son comble précisément au temps où l'on voyait s'effacer les derniers vestiges des libertés politiques, provinciales et locales. Un seul des rois de la nouvelle dynastie, Charles III, parut vouloir que son royaume reprît un rang quelconque en Europe. Mais tout en mêlant à quelques réformes utiles, quoique bien insuffisantes, de basses complaisances envers les idées les plus perverses de la philosophie, il a toujours soin de maintenir les principes et les allures de cette autocratie dont tant de catholiques sont encore si follement épris et que lui pardonnent les ennemis de l'église parce qu'il s'en est servi contre elle avec une violence brutale. Pour nous, qui aimons aussi peu l'impiété que la tyrannie, il nous montre une fois de plus à quel point le despotisme altère et corrompt les meilleures intentions, en déshonorant son titre et sa couronne par la plus odieuse persécution contre les jésuites. Que les jésuites d'aujourd'hui et leurs amis tâchent de ne pas l'oublier : rien dans les attentats commis contre eux par les libéraux hypocrites et les faux démocrates du dix-neuvième siècle ne sera jamais comparable aux forfaits de ce roi catholique et absolu. L'expulsion en une seule nuit de 7000 Espagnols irréprochables, sans l'ombre d'un prétexte ou d'un motif avouable, pour des raisons dont le souverain se réservait le secret, avec peine de mort contre tout jésuite laïque qui remettrait le pied en Espagne, et peine de lèse-majesté contre tout Espagnol qui romprait le silence imposé à tous, en parlant soit pour soit contre l'acte royal : voilà le beau idéal de l'autorité incarnée dans un homme, de cette monarchie non contrôlée, non partagée, non discutée, non constitutionnelle surtout, mais illimitée et indivisible comme la *tunique du Christ*, que réclament encore aujourd'hui les absolutistes espagnols.



Il fallait croire, se taire et obéir, comme en tout, comme toujours, sous peine d'exil, de confiscation et au besoin de mort.

Sous les fils du persécuteur, l'œuvre s'achève, tout est consommé. La glorieuse patrie de Pelage, du Cid, de saint Ferdinand, de Jaymé le Conquérant, de Gonzalve de Cordoue tombe au point de n'être plus que la proie d'un Godoy. La dernière personnification de la monarchie absolue et catholique, avant l'irruption terrible et vengeresse des idées modernes sous la forme des armées françaises, se manifeste dans l'histoire par un roi et une reine ayant tous les deux le même garde du corps, l'un pour favori et l'autre pour amant.

Napoléon et Murat arrivent, et l'inquisition termine sa hideuse et honteuse carrière en se vautrant à leurs pieds. Le 6 mai 1808, au lendemain de l'héroïque soulèvement de Madrid et du supplice atroce de tant d'innocents, le conseil de la suprême publie une proclamation où elle comble d'éloges les Français et qualifie le peuple madrilène de *séditieux, perfide et rebelle*.

(La fin au prochain numéro.)

## CONTESTATION ÉLECTORALE DE CHARLEVOIX.

### RÉSUMÉ DES TÉMOIGNAGES.

ETIENNE-THEODORE PAQUET, représentant de Lévis au parlement local, ayant prêté serment, dépose ainsi qu'il suit :

J'étais à la baie St. Paul le dimanche qui a précédé la votation. On m'avait chargé d'adresser la parole, après la messe, en faveur de la candidature de M. Tremblay : j'ai entendu le sermon qui fut prêché le même jour par M. Sirois, curé de la paroisse. Ce sermon roula sur l'élection. Le curé fit défense aux marguilliers de laisser parler qui que ce fût sur le terrain de la fabrique ce dimanche-là. Il dit de ne pas écouter les beaux parleurs qui venaient pour adresser la parole, et que c'étaient le curé de la paroisse en particulier et les curés du comté en général que les électeurs devaient écouter dans cette circonstance-là comme dans toute autre circonstance.

Qu'il y avait dans la paroisse des étrangers qu'il qualifiait de faux Christs et de faux prophètes, et dont la mission semblait être de jeter l'injure sur le curé, de le noircir, de le calomnier de toutes façons, ainsi que les autres curés du comté.

Que ces gens-là venaient prêcher l'abolition de la dime ; or, si le parti de ces hommes-là, qui est combattu par le clergé du comté, arrivait à ses fins, la dime serait abolie, les prêtres seraient obligés de recevoir des pensions payées par le gouvernement, et n'ayant plus que juste ce qu'il leur faudrait pour vivre, ne pourraient plus faire la charité ni les bonnes œuvres ; alors, le gouvernement serait dans la nécessité de taxer le peuple d'une manière plus lourde pour payer cette pension au clergé en général.

Il demanda ensuite pourquoi les paroissiens n'écouteraient pas leur curé en temps d'élection comme en tout autre temps ; ils sont si fiers, dit-il, d'avoir recours à lui pour le moindre mal, pour le moindre accident. Ils y recourent aussi en leurs maladies, à leur lit de mort. Peut-être les mêmes occasions se présenteront-elles plus vite qu'ils ne pensent, et alors il sera peut-être trop tard pour eux de se repentir du vote qu'ils auront donné. Il a rappelé ou plutôt mentionné le discours de M. Huntington, discours rempli d'impunité, et qui, avec les principes libéraux, mène à une révolution religieuse et civile.

« Les prêtres du comté sont unis pour combattre le libéralisme, et ils agissent en cela d'après le mandement des évêques ; on leur doit obéissance, parce que, en ne les écoutant pas, on détruit la hiérarchie de l'Eglise. Cette hiérarchie se compose du Pape des évêques, et des prêtres ayant autorité chacun dans leurs attributions, et, en n'écoutant pas les curés, on désobéit par conséquent aux évêques et au Pape. La hiérarchie ecclésiastique est comme une roue dans laquelle il y a le moyeu, les jantes et les raies. Si les raies se brisent

les jantes tombent aussi ; par conséquent la roue se trouve en morceaux.

« En désobéissant au curé, on met l'église dans une même position. Il ne faut pas écouter ces gens qui s'introduisent dans la paroisse comme des loups ravisseurs. Ils ressemblent au serpent qui trompa Eve dans le Paradis terrestre. Ils méritent plutôt d'être chassés.

« Une révolution religieuse amenée par le libéralisme est plus proche qu'on ne croit. Il arrivera ici ce qui est arrivé ailleurs. Les prêtres seront persécutés, exilés ; par un secret de la divine providence, il faut que la religion ait de ces épreuves-là, et que des prêtres soient persécutés, car c'est ainsi que le monde, devenu trop pervers, se régénère ; mais malheur à ceux qui seront coupables du sang qui coulera alors, eux seuls en porteront la responsabilité.

« Il en a été ainsi en France lors de la révolution française, et sous Napoléon, lorsqu'il persécuta Pie VII. Mais le châtement arriva bientôt, car le jour où Pie VII quittait Fontainebleau, Napoléon prenait le chemin de l'exil : de même Bismark finira par avoir bientôt le châtement qu'il mérite à cause de sa persécution.

Pour prévenir ces morts, il faut écraser le libéralisme par l'union du peuple avec son clergé. C'est ainsi que le Canada a grandi jusqu'à ce jour et c'est ainsi qu'il en sera dans la suite.

C'est par son union avec O'Connell que l'Irlande a secoué le joug de ses oppresseurs.

Si les électeurs écoutent les faux christs et les faux prophètes et se séparent de leur clergé, de terribles châtements sont réservés au pays.

Si les électeurs n'écoutent pas leur curé, de pareils châtements les attendent.

ZÉPHIRIN BERGERON, instituteur, ancien élève de l'Ecole Normale Laval.

« Au commencement de son sermon, le curé (M. Langlais, curé de St. Hilarion) nous a dit qu'il allait nous parler un peu d'élection, comme de coutume, un peu, pas beaucoup. « Rappelez-vous bien, dit-il, qu'au moment où vous donnerez votre vote, l'Eternel le pèsera dans sa balance avec une grande sévérité : je vais vous représenter les deux partis par deux bannières, la bannière bleue représentant notre Saint-Père le Pape, et la bannière rouge représentant Victor-Emmanuel et Garibaldi.

« De quel côté voudriez-vous être, lorsque vous mourrez ? Du côté de Garibaldi et de Victor-Emmanuel ou du côté du Pape ? Voyez ce que vous avez à faire dans ces deux jours-ci. Car le vote que vous allez donner a plus d'importance que vous ne pensez. La bannière rouge représente les libéraux, et la bannière bleue les conservateurs.

« C'est un péché grave de voter pour un libéral. Il n'y a pas de mal à changer son opinion pour plaire à son curé. Le libéral en religion est le même que le libéral en politique ; l'un ne peut aller sans l'autre, et le mandement des évêques condamne les libéraux.

Le témoin ajoute que la veille de la votation, il a vu son curé qui lui a tenu ce langage : « Vous devez être de la même opinion que les gens de votre arrondissement. Ils sont bleus, votre beau-père est bleu, votre curé, votre évêque et votre pape sont bleus ; vous avez compris ce que je vous ai dit dans mon sermon ; voyez ce que vous avez à faire. »

La déposition se termine en ces termes :

« Le curé, après avoir lu le mandement et l'extrait du discours de M. Huntington, a ajouté que ceux qui comprenaient bien les choses et qui voteraient pour le parti libéral, commettraient un péché. Le curé a parlé de péché grave et non de péché mortel, je le crois du moins, je ne me rappelle pas au juste, mais il a déclaré qu'il n'était pas permis en conscience d'être un libéral-catholique. »

M. JULES TREMBLAY, de la paroisse de St. Hilarion, témoigne à peu près des mêmes faits, et dit qu'il a dû changer d'opinion à la suite des instructions faites par son curé, et qu'il en avait été ainsi à sa connaissance personnelle, pour plusieurs autres électeurs qui auraient cru commettre un péché en votant avec les libéraux. D'après lui, le curé aurait prétendu que les lois passées par la majorité libérale détruisaient la religion.

ZÉPHIRIN SAVARD, également de St. Hilarion, est très-explicite et très-net dans son témoignage : « Le curé, dit-il, en apprenant que

tous ses paroissiens n'étaient pas disposés à voter contre M. Tremblay, a dit qu'il y avait toujours des têtes croches qui scandalisaient les autres. Il nous a expliqué le libéralisme; il a dit qu'on ne pouvait pas être libéral en politique sans être libéral en religion, que c'étaient deux choses qui ne pouvaient pas être séparées.

Il nous a représenté qu'il y avait deux bannières: la bannière bleue qui était celle du parti conservateur, et la bannière rouge qui était celle du parti libéral. Il a ajouté que celui qui suivait la bannière rouge suivait Victor-Emmanuel et Garibaldi, et que ceux qui suivaient la bannière bleue, suivaient le Pape.

Il a dit de plus: "A la mort, qui voudriez-vous avoir suivi? Le Pape, ou bien Victor-Emmanuel et Garibaldi qui le persécutent? Il nous a dit qu'on ne pouvait pas voter pour le parti libéral sans pécher mortellement. Il a dit cela à plusieurs reprises et dans plusieurs sermons. Il nous a dit: "Le pape est bleu, les évêques sont bleus, les curés sont bleus, vous devez voter bleu, vous devez même pour cela abandonner votre opinion; s'ils se trompent et s'il y a du mal à voter bleu, c'est eux qui en porteront la responsabilité et non pas vous."

Il a dit qu'il y avait des scandaliseurs dans la paroisse et que c'étaient les libéraux, ajoutant: Victor-Emmanuel et Garibaldi sont des catholiques aussi, mais ils persécutent le pape, les évêques et les prêtres, parce qu'ils sont rouges.

Il m'a parlé des écoles du Nouveau-Brunswick dans une conversation privée, hors de sa visite pastorale. Je lui demandais pourquoi il était contre le parti libéral et contre M. Tremblay. Il m'a répondu que M. Tremblay n'avait pas voulu voter pour que le Nouveau-Brunswick eût des écoles séparées, et que c'était de la faute du parti libéral si les prêtres étaient emprisonnés au Nouveau-Brunswick, pour refus de payer leurs taxes d'écoles.

Le sermon du 16 janvier a produit beaucoup d'impression dans la paroisse. Il y en a qui m'ont dit que, sans ce sermon et la visite pastorale, ils auraient voté pour M. Tremblay, ajoutant qu'après ce sermon il n'y avait pas moyen. Jusqu'à la visite pastorale, on ne voyait presque pas de partisans de M. Langevin dans la paroisse. M. Onésime Gauthier lui-même m'en a fait la remarque, disant: "Il faut qu'il ait été fait bien de l'ouvrage dans la paroisse depuis que M. Langevin y est venu parler, car à cette date là, il n'y avait presque personne pour lui."

J'estime à un tiers environ des électeurs le nombre de ceux qui ont été changés par la visite pastorale et le curé.

(A continuer.)

## SCIENCE ET INDUSTRIE.

(Pour le Réveil.)

M. Engelmann, mort à Paris il y a quelque temps, est un de ces rares inventeurs qui ont eu la satisfaction de se voir universellement accepter de leur vivant et de jouir, financièrement parlant, du produit de leur génie. C'est lui qui a résolu le problème d'imprimer en couleurs, et, vraiment, les améliorations qu'il a introduites dans les diverses branches de la lithographie, justifient cette remarque d'un journal français, que son nom résume toute l'histoire du progrès de cet art étonnant et si universellement répandu en France. A part cette importante invention de la chromo-lithographie, les modifications de ce procédé connu sous le nom de "diaphanie," appliqué à la décoration du verre, sont dues à l'initiative de M. Engelmann.

Une machine tractoire, à l'usage des voies urbaines, vient d'être récemment introduite à Bruxelles (Belgique), et l'on assure qu'elle donne des résultats très-satisfaisants. A l'extérieur elle ressemble à un char urbain ordinaire, à l'ex-

ception de la cheminée, qui projette au-dessus de la toiture. Le corps de la machine est placé très-bas, et les roues, qui tournent sur des rails, ne se voient qu'à une petite distance du sol. La bouilloire, inexplosible, a la forme tubulaire, et est chauffée par le coke. L'engin est du modèle Brotherhood à trois cylindres; l'échappement de la vapeur est condensé dans un condensateur tubulaire, et la chaudière est alimentée par une pompe à vapeur séparée. La machine court sans fumée et sans fuite de vapeur, ne fait pas plus de bruit qu'un omnibus ordinaire, et, en outre de ces avantages si importants, elle passe sur n'importe quelle courbe avec aise et vitesse.

\* \*

En général, le genre humain redoute surtout certaines espèces de parasites libres, qui, vivant aux dépens de divers animaux, ne les habitent cependant pas. Plusieurs espèces ailées pourraient être mentionnées, et d'autres non ailées sont connues, surtout des voyageurs. Elles sucent le sang, comme de véritables sangsues et suivent partout les animaux qu'elles saignent. De celles-là, sont les cousins, que l'on connaît sous divers noms dans différents pays. Aussi loin dans le Nord que le Détroit de Davis, dans la latitude 72° Nord, le Dr. Bessels, à bord du *Polaris*, fut obligé, à cause de ces insectes, de suspendre ses observations. Au Mexique, d'après De Sausure, une sorte d'alliance offensive et défensive se fait entre un quadrupède et un oiseau. "Les taureaux, dit-il, s'enfoncent dans la vase pour s'éviter d'être attaqués par les cousins n'exposant à l'air que le bout de leurs naseaux, sur lesquels vient se percher un bel oiseau, le commandeur. Le commandeur épie le *maringouin*, assez osé pour entrer dans les naseaux de l'animal." *Maringouin* est le nom que l'on donne au moustique dans les Antilles et au Canada.

\* \*

M. Buffant, mécanicien français, a tout dernièrement imaginé un système nouveau et unique de parquetage. Les carreaux sont composés de morceaux de bois travaillés sur modèles; et les pièces sont jointes ensemble par une couche de ciment bitumineux posé chaud sur la partie de dessous; ce ciment est, à son tour, recouvert d'une tuile à pavé, de sorte que les trois substances sont intimement unies. Tandis que le ciment est encore à l'état liquide, des chevilles coniques sont passées dans les trous laissés dans la tuile et le bois. Les carreaux sont posés sur mortier ou ciment, et sur une couche de sable, et sont joints ensemble avec de très-jolies pincettes en fer, ajustées en rainures. Ce système, dit-on, peut s'appliquer au marbre et à d'autres substances de parage.

\* \*

Le walrus est un animal propre aux contrées du Nord. Ses formes ne paraissent que dégrossies, ce qui tient peut-être à l'influence du climat, si peu favorable au développement des êtres organisés. Les muscles élastiques et les bonds du tigre caractérisent les contrées où le soleil répand avec profusion sa lumière et sa chaleur; dans le Nord, la massive baleine et le lourd walrus font bouillonner les mers. L'hémisphère opposé confirme ces observations; car les formes élégantes furent également le voisinage des deux pôles. Il semble aussi que la couleur des animaux tient, en vertu de lois encore inconnues, à l'état de l'atmosphère, à la température et à l'action d'une lumière plus ou moins abondante. Vers le cercle polaire, le voyageur ne voit plus que du blanc ou des couleurs ternes et sombres. Des animaux tout blancs viennent l'épouvanter; d'autres, encore plus redoutables, sont gris ou bruns. Dans les régions équatoriales, le rouge, l'azur, le pourpre, toute la parure de l'arc-en-ciel embellit la nature vivante.

Le phare de Fléaux de Brehaut, de construction récente, est peut-être le plus célèbre de tous les phares que l'on a érigés sur les côtes de France. Il a pour base une énorme et dangereuse roche de porphyre, la terreur, durant des siècles, des marins qui s'approchaient des côtes de la Bretagne. L'architecte avait à rencontrer toute espèce d'obstacles, surtout les courants et remous incessants des nombreux bancs de sable du voisinage. On avait à trouver de quoi asseoir les fondations fort au-dessous de l'eau, à marée basse, et l'on eut à construire un port artificiel. Même quand les fondations eurent paru au-dessus de l'eau, les murailles inférieures du bas étage étaient submergées deux fois le jour, laissant d'énormes dépôts de coquilles et de plantes marines. Les ouvriers habitèrent des huttes sur un récif où ils se retiraient à la marée montante ; et ils poussèrent ainsi les travaux, minant et équarissant dans un temps, disposant et assujétissant dans un autre. La maçonnerie s'est faite presque sans mortier ; les blocs de pierre étaient évidés et littéralement posés ensemble à queue d'aronde, les rangs étant, pour ainsi parler, liés par des dents d'engrenage, de sorte que chaque partie s'appuyait sur chacune des autres, et une parfaite cohésion en a été autant que possible le résultat.

X.

### Discours de Castelar sur la liberté religieuse.

Nous traduisons du *Sunday Magazine* du mois de juillet :

Nous avons rarement lu un discours plus important, plus puissant que celui que le grand orateur espagnol, Castelar, a prononcé durant le cours de la discussion qui vient d'avoir lieu aux Cortès, sur la liberté religieuse. L'histoire de l'Espagne en main, il a démontré comment et combien de fois l'intolérance avait ruiné ce généreux pays. Bien que Castelar ait pu montrer de temps à autre quelque sympathie pour les libres-penseurs, il est loin, comme il le dit lui-même, d'avoir quelque goût pour l'irreligion, et, pour n'être ni catholique, ni protestant, il n'en a pas moins un esprit fort religieux. Il est vrai qu'il n'a pas de la religion en elle-même une très-haute idée, mais qu'elle qu'elle soit, cette idée est sincère.

Nous attendons de ce discours de Castelar d'importants résultats. Il ne manquera pas de réveiller en Espagne le sentiment national, et de lui imprimer une direction nouvelle. L'intolérance n'est pas un sentiment populaire, et c'est surtout à la jeunesse qu'elle est odieuse. Nous sommes convaincu que l'exposé que vient de faire Castelar des funestes événements auxquels elle a donné lieu dans l'histoire de la péninsule va réagir de la manière la plus favorable sur le peuple espagnol.

Nous allons reproduire quelques extraits de ce discours d'après ce qui en a paru dans le *Watchman*.

L'orateur, après avoir fait sur les premières pages de l'histoire de l'Espagne quelques remarques, et fait voir l'indépendance que le peuple espagnol a gardée si longtemps vis-à-vis du christianisme, parle de sa résistance aux premières tentatives de Rome.

" De toutes les églises d'Europe, celle d'Espagne était bien la plus démocratique, mais orthodoxe, oui, très-orthodoxe, au point même d'admettre alors le dogme de l'Immaculée Conception. Elle n'était pas en butte à la critique ; mais, voyez aussi comment elle agissait, considérez-la à l'œuvre. La liberté y était respectée. Parcourez l'histoire ecclésiastique de la péninsule ; jusqu'au onzième siècle, c'est à peine si vous remarquez trois ou quatre appels à Rome. Le peuple nomme ses évêques, le roi en confirme le choix. La liberté existe dans nos conciles, comme l'attestent les annales des conciles de Tolède, où l'on a vu se régler en dehors de Rome et contre Rome même, notre discipline ecclésiastique et notre liturgie. Lisez la plus belle épopée des temps modernes, le *Romancero*, et si vous vous êtes jamais demandé pourquoi le Cid personnifie l'ancienne nation espagnole, pour m'exprimer ainsi, vous verrez que c'est parce qu'il représente la haine, l'aversion du peuple pour Rome."

L'orateur parle ensuite longuement des libertés locales et municipales qui ont été pour l'Espagne sa première sauvegarde, jusqu'à ce qu'un monarque qui aspirait à l'absolutisme, et qu'une église qui visait à la théocratie, se fissent efforcés de les supplanter. L'esprit d'intolérance s'est attaqué à trois ennemis différents, les Juifs, les Maures et les Protestants :

" De cette tendance vers la théocratie, la première conséquence est, poursuit Castelar, l'expulsion des Juifs, que dis-je, expulsion ? mais leur destruction, leur anéantissement même. On se rue sur eux, on les dépouille, on les écrase, on les tue. Et vous voyez partout, dans cette affreuse immolation, la main du prêtre et la main du roi. On se croit à l'époque des sacrifices humains. D'un Dieu de paix et d'amour on a fait un véritable Moloque insatiable de victimes. Que de boucheries épouvantables on fit alors. On pourchassa, on expulsa de l'Espagne les femmes et les enfants. C'était en effet un crime énorme, un malheur bien grand, bien terrible pour l'Espagne que d'avoir laissé fleurir chez elle toute une littérature juive. Les philosophes, les savants les plus éminents, on les retrouvait alors chez les Juifs de l'Espagne. On venait à eux de toutes les parties de la terre. Mais le Judaïsme, c'était la réaction, et il fallait que le progrès fit son chemin. Avec les Juifs, cependant, l'Espagne chassait de son sein ses marchands et ruinait son industrie naissante."

Si, par le massacre et l'expulsion des Juifs, l'Espagne éteignait son commerce, par l'exil et la destruction des Maures, elle restait sans agriculteurs. Les Maures allaient cependant se faire chrétiens, lorsqu'on eut recours à la violence :

" Mais, continue l'orateur, cette grande nation fit entendre des clameurs, comme si l'eau baptismale eût été du plomb fondu. On lui fit violence durant deux siècles. Pour arriver à ses fins, Philippe II, grand empereur s'il en fût, sava't ne pas regarder aux moyens. Mais quoiqu'il eût pu inonder de sang la Hollande et la Belgique, étendre son pouvoir sur les Indes, sur le Portugal et l'Espagne, quoiqu'il eût enchaîné à son char l'Italie comme une esclave, et imposé à la France ses volontés souveraines, il dut cependant reculer devant la conscience de quelques misérables habitants de nos montagnes. Il ne put les contraindre. On vit le despote des deux mondes impuissant à réduire les Maures. Oh ! la guerre qu'il leur fit fut cependant cruelle, horrible, atroce, terrible, mais ce peuple



trouvait dans sa conscience opprimée la force qui fait les martyrs."

Quant à ce qui regarde l'Inquisition et la torture qu'elle fit subir au protestantisme, l'orateur se contente de rapporter un incident, qui vaut à lui seul des volumes :

"Un jour, dit-il, je me promenais dans Valladolid, tombeau de Christophe Colomb, berceau de Philippe II, ville où se firent tant d'auto-da-fé. A l'endroit même qui servit de théâtre spécial à l'Inquisition, je remarquai une statue. J'en fus étonné. Parcourez d'autres pays, la France, l'Angleterre, par exemple, vous voyez, érigées dans les rues et sur les places publiques, des statues de grands hommes.

En Espagne, pays qui a vu naître un Cervantès, où a fleuri une littérature aussi grande que celle des Grecs, vous ne voyez sur les places publiques et dans les églises que des statues de rois et de saints ! Je vis donc une statue. C'était celle d'une femme. C'est très-étonnant, me dis-je à moi-même. Qu'est-ce que peut signifier cette statue ? Et je m'en informai à un habitant de Valladolid. C'est la statue de la femme de Cassanna, me répondit-il. Ne me rappelant pas bien l'histoire, je lui demandai comment il se faisait qu'on eût érigé là une statue à l'honneur de la femme d'un protestant si fameux ? C'est parce que, me répliqua-t-il, elle ne voulut pas partager ses opinions religieuses, se rendit à confesse et dénonça son mari que l'Inquisition fit brûler. Voilà ce qui fait, qu'aujourd'hui, la femme de Cassanna a une statue sur la place publique de Valladolid."

L'orateur en vient ensuite à sa propre histoire. Né il y a trente-sept ans, il reçut sa première éducation des ministres du culte, mais à vingt-deux ans, à son entrée dans la vie publique, il ne tarda pas à s'apercevoir que la vraie liberté ne pouvait exister là où elle n'avait pas pour appui la liberté de conscience. Devenu professeur, il enseigna cette doctrine. La surveillance des Jésuites, à laquelle il fut plusieurs fois en butte, lui suscita des troubles, lui créa des misères :

"Un nombreux public, messieurs, continue-t-il, assistait à mes cours. On venait m'entendre de toutes parts. Un jour, j'eus parmi mes auditeurs un jésuite célèbre. Il prit des notes. Je parlais des attaques portées à l'Angleterre par Philippe II, et je disais que comme Espagnol, je regrettais la destruction de notre flotte, mais que je ne pouvais oublier qu'avant d'être espagnol j'étais homme, et que, quand je pensais que, sans ce désastre le monde entier serait devenu un Escorial, que Philippe II, ce vers de terre, aurait dévoré l'Angleterre et la Hollande, je ne pouvais que remercier Dieu d'avoir fait de l'invincible *Armada*, ce qu'il avait fait un jour de l'armée de Pharaon dans la Mer Rouge. Mais c'était alors parler un langage téméraire. Le Jésuite avait pris des notes. L'Université Espagnole prit ma défense et soutint que je n'étais pas tenu d'être agréable, mais d'être vrai."

Une autre fois, les Jésuites eurent le dessus et Castejar fut chassé de l'Université. Mais la révolution eut lieu et le professeur banni fut réinstallé. De la tribune, il avait défendu la liberté religieuse. C'est ce qui lui avait attiré sa disgrâce. Il avait parlé, non pas comme libre-penseur, mais comme un chrétien indépendant.

"Oui, messieurs, avait dit l'orateur, je ne suis ni protestant, ni catholique, mais je suis religieux. Je le dis hautement, il en est parmi ceux qui sont aujourd'hui contre moi qui ont été avec Pilate contre Jésus. Les temps, la civilisation ont changé, mais ils sont restés les mêmes, les ministres d'un culte qui n'a plus de vie. Si l'Evangile des vrais chrétiens signifie quelque chose, c'est l'amour. Il est certainement sublime le spectacle d'un Dieu apparaissant sur le Sinai, précédé de tonnerre et d'éclairs, retenant dans ses mains la foudre qui gronde, et dictant ses lois à un peuple terrifié, mais plus sublime, plus grandiose encore, s'il peut exister des degrés de splendeur dans la gloire d'un Dieu, est le spectacle du seigneur qui se fait pauvre et petit, et qui grâvit le Calvaire pour donner au monde la liberté et l'amour. On croira aisément que ces paroles dites en vrai bon espagnol eurent quelque effet, puisque mon amendement fut voté à la presque unanimité."

Cependant, la réaction vint et ce qu'on avait déjà fait dans la bonne voie fut perdu, fut détruit. Certes, la nation laissée à elle-même n'eût jamais voulu perdre ce qu'elle avait gagné de liberté. Le pays est maintenant dans un pénible état. Il a besoin de véritable religion, et de liberté religieuse :

"Les philosophes du jour, reprend l'orateur, ne croient pas en la Divinité, ne croient pas en la liberté. On ne prêche plus au peuple que force et matière, moyens d'arriver sûrement et directement au césarisme. Sachez, messieurs, que cette philosophie ne peut avoir aucune influence sur les races latines, races essentiellement esthétiques, et auxquelles il faut l'idéal. Elle n'en aura jamais non plus sur le peuple espagnol, lui qui aime à croire et qui est prêt à mourir pour sa foi, lui qui ne veut plus avoir rien à faire avec le despotisme.

"Mais pour ce qui regarde la question religieuse, la situation de ma malheureuse patrie est aujourd'hui bien triste. On est extrême. Il y a le peuple qui croit en toutes choses, et le peuple qui ne croit en rien. Dans le nord, les populations les plus courageuses, les plus sérieuses, les plus morales, se sont données corps et âme à la superstition, car leur catholicisme s'inspire guère de l'esprit évangélique. Il est une religion toute extérieure. De là la disparition de l'art et de la poésie, et ce peuple illustre, ce peuple héroïque qui eut autrefois ses poètes, des poètes grands comme ceux de la Grèce, ses Lopez de Vega et ses Calderon, n'a plus aujourd'hui que d'absurdes et puériles patenôtres.

C'est le contraire dans les grandes villes ; on n'y croit plus en rien. La classe instruite se tient éloignée de l'Eglise. Il y a bien peu de sentiment religieux dans les hautes classes ; pour elles, le prêtre n'est plus qu'un agent de salut public. Pour elles encore, la croix du Christ n'est plus que la gardienne de la propriété civile, comme l'étaient les dieux Thernes chez les anciens. La démocratie ne croit plus. Pour moi, si j'alais dire à mes constituants que je crois en Dieu, ils ne me regarderaient plus que comme un réactionnaire, un royaliste. Voilà où en est la société espagnole."

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

—L'hon. M. H. Fabre, sénateur inamovible et consciencieux, qui n'a pas craint d'être éloquent dans l'asile même des vertus somnolentes et du patriotisme en retraite, doit publier sous peu un volume de Chroniques qui sera suivi d'un volume de Causeries.

Un seul volume de M. Fabre serait déjà suffisant pour allécher tout le public friand de petits plats littéraires. M. Fabre a malheureusement un défaut et ce défaut est capital; c'est qu'il ne peut écrire que pour les gourmets, les délicats, les difficiles, qui, seuls savent apprécier l'extrême finesse de son langage.

Qu'importe! Nous croyons que le goût s'est assez formé depuis quelques années, et le nombre des gourmets assez accru, pour permettre à notre cher confrère de coter son talent et de connaître enfin tout le prix de sa réputation.

—M. Oscar Dunn, qui a fait toutes les étapes du journalisme, depuis St. Hyacinthe jusqu'à Québec, en augmentant d'éclat à chaque relai, veut aussi lui la couronne de l'auteur.

Depuis quelque temps, il caresse le projet de réunir en volume, d'excellents écrits qu'il a publiés, tant dans la *Minerve* que dans l'*Opinion Publique* et la *Revue Canadienne*. Quelques-uns de ces écrits ont été fort remarqués et ont déjà eu l'honneur de paraître en brochure; toute la presse canadienne les a commentés, et en a apprécié à valeur réelle, au point de vue des idées et de la forme.

M. Dunn est un écrivain; ce seul mot en dit assez et n'a pas besoin d'être entouré de ces flatteries banales avec lesquelles on accueille indistinctement presque tous les livres qui se publient au Canada.

Non-seulement M. Dunn est écrivain, mais il est écrivain heureux; il va l'être bientôt doublement; époux et auteur à la fois, c'en est trop! et nous avons à peine la force de le féliciter.

—Notre ami M. Louis Honoré Fréchette va, lui aussi, livrer bientôt à la brise qui soupire dans les feuillages et qui court sur les rives assoupies les délicieux sonnets, les rêveries tendres et les gracieuses idylles qu'il a composés durant les loisirs que lui laissait la vie publique.

Ce volume est attendu avec une impatience fébrile et l'on s'étonne qu'il n'ait pas encore paru.

M. Fréchette ne le doit pas à sa gloire, mais il le doit à ses amis. Nous n'avons de lui que des poésies éparses, à part le volume de *Loisirs*, et nous ne lui pardonnerions jamais de ne pas nous en donner un deuxième.

A l'œuvre! poète! Rassemble tes lauriers et tresse ta couronne; tu n'as pas à craindre qu'elle soit jamais fanée.

—Nous apprenons que M. W. Chapman a eu l'heureuse idée de réunir les vers fugitifs et beaucoup trop rares qu'il a publiés de temps à autres dans divers journaux canadiens.

M. Chapman a l'inspiration; il a bu à la coupe de Musset, et ses lèvres humides en ont laissé tomber de temps à autre quelques gouttes qui révèlent un vrai poète, un véritable amant de l'Idéal.

La critique seule pourra le bien faire connaître et donner l'idée exacte de sa valeur.

Que M. Chapman se hâte donc de publier son petit volume. Il peut être assuré d'avance d'un bon accueil.

—Pour terminer, annonçons que la troisième livraison des *Mélanges d'Histoire et de Littérature* de M. Benjamin Sulte vient de paraître.

M. Sulte est un écrivain très-piquant, très-divers, un véritable érudit, mais un érudit qui a la forme, ce qui est presque un paradoxe. Il a écrit de tout et sur tout avec la même verve et, par temps, avec une originalité très-marquée. Il a conquis, sans effort, la première place dans le mouvement littéraire qui se fait au Canada depuis une dizaine d'années; son talent se forme et grandit tous les jours; il est, de plus, fécond, ce qui nous promet une bonne suite aux ouvrages qu'il a déjà publiés.

Allons! que les écrivains canadiens s'affirment. Nous n'avons encore ni académie, ni institut, mais nous avons un panthéon de lettres en germe; que chacun de nous y apporte hardiment sa pierre!

## LE BUDGET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE.

D'après le rapport de Bardoux, nous voyons que le budget ordinaire de l'instruction publique en France s'élèvera, pour 1877, à la somme de 49,123,082 fr.

Si l'on compare ce chiffre à celui de 1876, c'est une augmentation d'une somme de 10,849,877 fr.

Si l'on se reporte au budget de 1870, la comparaison prend un plus grand intérêt.

Le montant des crédits alloués au budget ordinaire de 1870, sous l'empire, était de 24,283,381 fr.

Les dépenses ordinaires du budget de l'instruction publique ont donc été doublées depuis 1870.

Mais ce n'est pas tout: à cette somme déjà si considérable, le rapporteur fait remarquer qu'il faudrait ajouter les sacrifices immenses consentis avec un élan admirable par les conseils municipaux, depuis les plus grandes villes jusqu'aux plus humbles hameaux, et par les conseils généraux des départements.

C'est ainsi que la France républicaine, après l'épuisement de la guerre et la rançon payée aux Prussiens, a plus fait pour la cause sacrée de l'éducation que l'empire au moment de ses plus éclatantes prospérités.

C'est déjà quelque chose d'avoir beaucoup d'argent; encore le faut-il utilement employer.

Voyons quel usage M. Waddington compte faire des crédits qu'il demande.

M. Waddington veut, avant de solliciter de la Chambre une loi qui impose au père de famille l'obligation de donner à ses enfants l'instruction primaire, qu'il ne puisse pas se retrancher derrière une impossibilité matérielle, qui ferait en peu de temps de la loi une lettre morte. Il entend donc que chaque commune, si petite soit-elle, ait son école, avant que l'on songe à contraindre les enfants à fréquenter l'école. C'est mettre la charrue derrière les bœufs; le mérite n'est pas grand, mais il est si rare en France qu'il faut en savoir gré au ministre et l'en féliciter.

Depuis quelques années on dépensait deux millions par an pour cet objet. M. Waddington en demande cinq d'un coup, et il ajoute:

Quand j'aurai en main la statistique complète des communes à qui manquent des maisons d'école, je n'hésiterai pas à vous demander un nouveau crédit.

## EN ORIENT.

Les Turcs intelligents, les pachas, ceux qui savent ce qu'il faut prendre et ce qu'il faut laisser du Coran, ceux qui ne sont pas aussi convaincus que le soldat brutal de trouver le paradis dans la mort, sont d'un courage, je ne dirai pas restreint, mais tout à fait nul. Ces janissaires efféminés qui ne sont plus sûrs de l'avenir dans la mort, tiennent énormément au présent, c'est-à-dire à la vie. En faisant assassiner et prendre les insurgés, ils s'assurent d'abord la tranquillité personnelle.

En second lieu, ils donnent satisfaction à ce qui leur reste de fanatisme. Tuer de giaours est toujours chose qui pourra être comptée si, contre toute attente, le paradis Mahomet n'est pas une blague. Ils se gardent donc à carreau.

Mais ces considérations morales ne sont rien à côté des autres, la rapine et le vol. Tant qu'ont duré les massacres, les hauts fonctionnaires se sont emparés des bestiaux que les Bachi-bouzoucks ne tuaient pas pour ne pas ébrécher leurs couteaux, qui sont fatigants à aiguiser—à ce que m'a dit l'un d'eux. Puis, ils ont tourmenté les

habitants notables des villages, quand bien même aucune prévention n'existait contre eux, pour leur ravir leurs économies. Ils agissaient surtout sur les femmes, moins dures à la douleur.—Ils les tuaient dès qu'il n'y avait plus rien à en tirer. Que n'ont-ils pu faire pendant trois mois !

Un jour des ordres vinrent pour la moisson—comme je l'ai dit à propos des cent cinquante femmes venues des Balkans et assassinées aussitôt. Les fonctionnaires devaient restituer aux villages suffisamment de bétail pour ramasser les blés. Ils rendirent contre reçus, dix, vingt ou trente paires de bœufs dans les villages où il en avait cent, deux cents ou trois cents—et les réquisitionnèrent le lendemain, pour les transports de la guerre. Puis, quand une seconde fois on parla de rendre les bœufs et les buffles à l'agriculture, ils ne les lâchèrent que contre promesses écrites d'en payer la valeur entre leurs mains dès que la moisson serait vendue ;—les consuls ont copié des modèles de promesses de paiement.

Ah ! la jolie existence et que tout allait bien lorsque dans leur ardeur les bachi-bouzoucks, qu'on avait envoyé à la guerre et qui avaient jugés plus pratique de reculer de douze lieues en arrière, s'avisèrent dans un village mi-chrétien, mi-musulman, de piller un Turc !

Alors, la fureur de ces gens qui laissaient tuer depuis trois mois ne connut plus de bornes, et Midhat-Pacha, lui-même, celui que les populations avaient surnommé le pendeur, quand il était gouverneur de la Bulgarie, s'en émut. Le gouverneur de Philippopolis reçut l'ordre de s'emparer des bachi-bouzoucks qui avaient fait le coup.

Que de précautions il dut prendre quand arrivèrent ces messieurs dont plusieurs avaient sur eux jusqu'à six chemises ensanglantées.

—Venez, mes enfants. Par Mahomet, les vilaines armes que vous avez là. Je vous en donnerai des neuves, des Winchesters, des revolvers, objet par objet que vous déposerez.

Les bandits ne se le firent pas dire deux fois, et quand ils furent tous dépouillés, ont les cerna. Les chefs furent bâtonnés sur le banc ménagé *ad hoc*. Quelques hommes furent bon gré mal gré enrôlés dans l'armée ; ce qui serait peut-être flatteur pour l'armée dans tout autre pays, mais ce qui signifie peu de chose ici, où dans les exécutions les officiers eux-mêmes passent la corde au cou du patient. On s'appretait à délivrer le reste, lorsque vint un télégramme ordonnant de tout garder. La dépêche disait même que dix des prisonniers seraient pendus à l'arrivée du commissaire extraordinaire envoyé par le conseil.

La pacha crut d'abord à une erreur du télégraphe ; il le fit jouer aussitôt et quand il sut que réellement on parlait de faire des exécutions turques il se mit la tête dans les mains en disant :

—Où allons-nous ?

Rassurez-vous, pacha, il n'en sera rien ou pas grand chose. On pendra dix Turcs—ou dix Bulgares habillés en turcs, il y en a assez dans les prisons—et l'on criera à l'Europe :

—Vous voyez bien que nous faisons aussi de la répression contre les nôtres.

Sinistres farceurs !

On écrit de Constantinople au *Messenger d'Athènes* qu'un spectacle des plus extraordinaires s'offre depuis quelques jours aux yeux des habitants de cette ville, qui sont encore à se frotter les yeux et à se demander s'ils ne sont pas transportés au centre de l'Afrique ou bien parmi les rajahs de Sumatra ; ce spectacle est offert par les bandes des volontaires turcs.

Il y en a plusieurs variétés ; les bandes se composent de 30 à 50 individus turcs, arabes kurdes et nègres à l'aspect farouche ; ils ont les yeux et les traits animés d'un feu sinistre, portent à la ceinture toute espèce de dagues, coutelas, cimeterres, ont la poitrine nue, des turbans verts ou blancs à la tête, brandissent un sabre sous le nez des passants chrétiens, qui se rangent des deux côtés en leur lançant des regards pleins de haine.

Les volontaires sont généralement précédés d'un ou plusieurs derviches, dont les mines exaltées et envenimées par le fanatisme religieux expriment une férocity indescrivable ; ces derviches portent de petites lances et sont parfois montés à cheval ; une bannière de la couleur et aux emblèmes sacrés du prophète précède le tout. Il y a aussi des bandes de volontaires à cheval qui traversent les rues, au grand galop en poussant des cris sauvages et renversent tout sur leur passage ; une autre variété est celle des bandes qui exécutent

des danses guerrières dans les carrefours, en serrant un yatagan entre les dents et en brandissant un autre de la main droite.

Les menaces et les insultes contre les gïaours en général tiennent lieu de rafraîchissements dans les intervalles de la danse.

Nous allons oublier la musique, elle est représentée par un tambour ; un mirliton (zourns) accompagne toutes les bandes.

Ayant donné, passez-moi l'expression, une description des arbres nous vous laissons deviner quels fruits ils porteront quand ils seront transplantés dans les provinces, au milieu des paisibles populations chrétiennes ! A Constantinople, ils n'ont commis qu'un petit nombre de meurtres, cassé quelques têtes, quelques bras, quelques jambes, pillé quelques boutiques de comestibles ; il va sans dire que les victimes sont tous des chrétiens.

La République Française publie d'intéressants souvenirs de voyage sur le Monténégro et notamment, sur Cettinje, la capitale de cette principauté bruyante et microscopique.

Cettinje se compose en tout de deux rues formant équerre.

A l'endroit où se coupent les deux rues est un puits, situé à l'ombre d'un grand murier. Le capitaine de Cettinje, gouverneur ou préfet de police, l'ouvre lui-même deux fois par jour et veille à ce que chaque ménage n'y puise que l'eau strictement nécessaire à la boisson. Les soins de la toilette sont dédaignés au Monténégro, et l'eau des mares est assez bonne pour blanchir le linge dont on ne change du reste que rarement ; quant aux mouchoirs, ce raffinement voluptueux est inconnu, les doigts y suppléent très convenablement et nous avons vu fréquemment des sénateurs et des généraux se débarrasser gravement de la sécrétion de leur muqueuse nasale à la façon des gamins de Paris. L'intelligent et le regretté prince Danillo, prédécesseur du prince actuel, avait interdit ces manières-là à sa cour, mais à peine était-il assassiné à Cattaro que tout le monde à Cettinje revenait aux anciennes habitudes.

C'est sous le murier que se réunissent pour discuter des affaires d'Etat les hauts dignitaires que le prince rejoint souvent sur le banc de bois où ils sont assis. Puis il les quitte, nous l'avons vu, pour aller jouer au bouchon avec ses aides de camp, là dans la rue, ou pour s'exercer à sauter aussi loin qu'il est possible. Quel spectacle singulier que de voir des gaillards moustachusés, à la figure énergique souvent glorieusement balafree, se livrer à cette gymnastique enfantine et absolument irrégulière !

Le palais du prince n'a guère plus d'aspect qu'une grosse ferme de France ; quant à l'auberge qui accueille les rares voyageurs, il paraît que la saleté et l'incommodité de ce bouge dépassent toute description.

Au rez-de-chaussée, un comptoir d'étain sur lequel les grands seigneurs venaient prendre leur petit verre de *slivovitsa* (eau de vie de prunes) ou de marasquin de Zara. A notre arrivée, le capitaine de la ville, pour nous souhaiter la bienvenue, nous offrit sur ce comptoir un verre de vin Chypre qui puait horriblement le bouc. Que de fois avons-nous vu des sénateurs et des *ivodes* se rendre à ce cabaret et s'y faire des politesses !

Au premier se trouvait la chambre des voyageurs, infestée d'insectes dévorants, meublée d'une table boiteuse, de deux ou trois chaises cassées, de deux lits repoussants et d'un vaste lit de camp sur lequel nous trouvâmes plus prudent de reposer tout habillé et enveloppé de manteaux et de couvertures de voyage que sur les matelas neufs de draps et plus que suspects qui garnissaient les deux couchettes. Quant à la nourriture, il fallait avoir bien faim et se sentir l'estomac bien creusé par l'air des montagnes pour se résoudre à avaler les choses sans nom qu'on vous servait dans ce repaire.

Un ingénieur français, fixé en Turquie, envoya au *Salut public* de Lyon une lettre où il passe en revue les événements d'Orient et les hommes qui ont fait le coup d'Etat du mois de mai. Il y a un renseignement amusant sur Abdul-Kérim Pacha, un des généraux turcs sur lesquels on compte le plus :

Il est célèbre par la façon, aussi simple que peu prétentieuse, avec laquelle il passa une revue des troupes d'Andrinople au printemps dernier.

Il faut que je vous dise que ce grand général, de l'aveu du Divan, le seul capitaine que possède aujourd'hui la Turquie, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne et d'un âge assez avancé, est excessive-

ment obèse, ce qui ne lui permet pas de monter à cheval; trouvant donc très-incommode de se tenir debout, sanglé dans son uniforme, pendant toute la durée du défilé, il s'assit à terre, les jambes croisées, après avoir déboutonné sa tunique, et, dans cette position, ayant un juif qui vendait des cerises, il se fit apporter le panier qui contenait ces fruits, et en mangea pendant tout le temps que les troupes passèrent, lui présentant les armes.

### Le Tableau Stereometrique de M. Chas. Baillargé.

Nous sommes particulièrement heureux de publier la lettre ci-dessous que M. J. Perrault, secrétaire de la commission canadienne à l'Exposition de Philadelphie, a adressée à M. Chs. Baillargé, le savant ingénieur et architecte de Québec. Le tableau stéréométrique de M. Baillargé est une véritable découverte scientifique qui a été appréciée à sa juste valeur par les juges compétents de l'Europe; aujourd'hui, ce sont ceux des Etats-Unis qui s'empressent d'offrir à M. Baillargé un témoignage semblable de la haute estime qu'ils portent à sa découverte. Le Canada n'a pas su apprécier comme elle le méritait cette œuvre de l'intelligence et du travail combinés; à l'étranger, où l'on étudie et où l'on sait, le tableau stéréométrique a pris place de suite parmi les éléments essentiels d'une bonne éducation mathématique.

Voici la lettre adressée par M. le secrétaire de la Commission Canadienne à notre distingué compatriote:

Philadelphie, 2 Août 1872.

Chs. Baillargé, *scr.*, S. M.

Mon cher Monsieur,

Je suis heureux de vous annoncer que votre tableau stéréométrique recevra une médaille avec diplôme, le recommandant fortement comme invention de haut mérite spécialement adapté à l'enseignement.

Le commissaire de Belgique doit le recommander dans son rapport à son Gouvernement et vous obtenir une médaille spéciale d'une Société des Sciences de Belgique, dont il est membre, avec le titre de membre honoraire, et l'Empereur du Brésil dont j'ai attiré l'attention sur votre tableau a été fort intéressé et m'a prié d'obtenir de vous les renseignements nécessaires pour lui être transmis.

(Signé.)

J. PERREAULT,

Secrétaire.

### NOUVELLES DIVERSES.

—TÉMOIGNAGE FLATTEUR.—Son Honneur le Juge Doucet vient de recevoir du consul d'Espagne, Signor Premio Real arrivé récemment d'Europe, un diplôme avec une médaille de professeur et cor

respondant de l'Académie de Jurisprudence et de Législation de Madrid.

Nous sommes heureux de voir que le barreau espagnol a su si bien reconnaître les hautes capacités de M. le Juge en lui donnant ce témoignage public de sa considération.

Le lecteur se rappellera sans doute, qu'en 1871, M. le Juge avait déjà reçu du gouvernement espagnol lui-même une marque analogue de sa haute appréciation pour des services rendus dans une circonstance délicate.

Voici le texte du document officiel dont M. le consul général d'Espagne a accompagné la présentation des diplôme et médaille à l'Honorable Juge Doucet:

«Son Excellence le Président de la très-illustre Académie Espagnole de Jurisprudence et de Législation, de Madrid, a fait, le trente juin dernier, à l'Honorable P. A. Doucet, une communication établissant que la dite Académie, désireuse de conférer aux Jurisconsultes éminents des pays étrangers le diplôme de son Institution, a résolu unanimement, en assemblée générale tenue le premier juin, de nommer le dit Honorable P. A. Doucet, de Québec, membre, professeur et correspondant de l'Académie.

En conséquence, j'ai le plaisir de vous présenter le diplôme qui vous est accordé.

Québec, 21 août 1876.

Comte de Premio Real, Consul Général  
de Sa Majesté Catholique.

—Nous voyons par le *Herald* de New-York que Henry Ward Beecher, le fameux prédicateur américain, doit visiter le Canada. Il fera une conférence à Montréal le 21 septembre prochain.

—DÉCOUVERTE D'UN PASSAGE SOUS LA MANCHE.—L'histoire suivante vient de circuler à Paris et à Londres:

Le représentant d'une ancienne maison de commerce aurait communiqué aux deux gouvernements, sous la promesse qu'on ne poursuivrait personne, le fait qu'un passage sous la Manche, partant d'auprès de Douvres et aboutissant dans le voisinage de Calais, a été connu depuis plus de 200 ans et que le passage a été utilisé pour faire de la contrebande. Le secret n'est plus connu que de celui qui le divulgue et qui ne désire plus s'en servir plus longtemps. On rapporte que le secret de ce passage qui s'ouvre dans des crevasses des terrains de formation crayeuse, a été communiqué à Napoléon par un colonel Leblanc qui a été assassiné avant d'avoir pu faire connaître l'endroit de l'ouverture.

Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans cette histoire, mais cela nous remet en mémoire un autre fait du même genre qui est d'ancienne date.

Une sentinelle anglaise de faction, la nuit, sur un rocher de Gibraltar aurait vu sortir d'une fente du rocher un singe qui aurait été bientôt suivi de quantité d'autres de ses semblables. La bande de singes aurait disparu aux yeux du soldat ébahi qui aurait rapporté le fait à ses chefs. Des recherches faites immédiatement auraient abouti à la découverte d'un passage sous-marin aboutissant de l'autre côté du détroit au continent africain. L'entrée du passage aurait été alors murée par les Anglais qui se seraient réservé de l'utiliser à l'occasion.

Nous ne garantissons pas la véracité du second fait plus que celle du premier, mais la nouvelle de la découverte d'un passage sous la Manche nous a remis en mémoire l'histoire du souterrain de Gibraltar, et nous avons cru qu'on lirait avec curiosité ces deux récits.

—Il existe en abondance, dans l'Amérique du Nord, une plante de la famille des polygonacées qu'on y désigne communément sous le nom de "plantes à tannin." C'est le *Polygonum amphibium*. Ce végétal fait beaucoup parler de lui en ce moment en ce qu'il semble appelé à remplacer dans l'industrie l'écorce de chêne et autres substances analogues. Il est très-commun dans les vallées du Missouri et de ses affluents. Il pourrait être cultivé sur une très vaste échelle et devenir d'un emploi courant dans la fabrication des cuirs. Il contient 18 0/0 de tannin, c'est-à-dire 6 0/0 de plus que la meilleure écorce de chêne. La *Polygonum amphibium* est une plante annuelle qui peut se récolter et s'empiler comme le foin. Il s'emploie en tannerie de la même manière que l'écorce. Il rend, paraît-il, le cuir et plus souple et plus résistant, et en facilite le poli.

—Le *Temps* nous explique la cérémonie que suit la transmission d'une loi d'une Chambre à une autre. Ce n'est point là une simple formule : la transmission a lieu effectivement et matériellement.

Sitôt qu'une proposition, émanée de l'initiative parlementaire, a été adoptée par l'une des deux Chambres, la Chambre des députés, par exemple, le président Grévy expédie à son collègue, le président du Sénat, la proposition escortée d'une lettre d'envoi, signée de lui.

Mais par quelle voie l'expédie-t-il ? Le moyen est des plus simples. N'a-t-il pas sous la main un régiment d'huissiers, de très-beaux hommes galonnés sur toutes les coutures. Leur chef, en grand costume officiel, reçoit les plus précieux, c'est-à-dire la proposition et la lettre d'envoi ; il se fait escorter de deux de ses collègues.

Puis, le cortège se met en marche. Il arrive processionnellement au Sénat. Là, une autre députation l'attend. Ce sont les huissiers du Sénat, qui l'introduisent en séance publique. Le chef des huissiers de la Chambre monte au fauteuil du président du Sénat et remet à ce haut personnage, en propres mains, l'envoi de la Chambre. Il s'en fait délivrer un reçu. Il se retire ensuite modestement, comme il sied à un fonctionnaire bien élevé, et naturellement aussi les huissiers du Sénat lui font un pas de conduite.

On connaît le costume des huissiers de la Chambre. Il est noir comme celui d'un parfait notaire.

Frac, gilet boutonné jusqu'au cou et pantalon ; au cou, les huissiers portent une chaîne d'acier, ils ont l'épée au côté. Leur chef a le collet et les manchettes du frac brodés d'argent. Le chapeau est un bicorne garni de plumes.

Le Sénat s'est mis en frais d'un brin de toilette de plus. La chaîne des huissiers est en argent. Leur chef a de l'or au collet et aux manchettes. Que voulez-vous ? La Chambre hautotient à se distinguer.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'à l'ouverture de la session on a été fort embarrassé pour régler ce cérémonial. On a pris le parti de consulter les archives du passé, et c'est à la Restauration qu'on a emprunté l'ordre et la marche de la cérémonie que je viens de décrire.

—On ne parle plus guère de l'impératrice Charlotte, et cependant la pauvre femme mérite bien encore quelques lignes.

Il y a quelques jours, déjouant la surveillance de ses médecins, elle avait fini par s'échapper du château où elle est soignée. C'est avec des peines inouïes qu'on a pu la faire revenir ; comme Orphée, elle aime beaucoup les fleurs, et c'est en lui en jetant devant elle sur ses pas qu'elle a repris la route du château.

Sa folie est absolument douce et les accès de furie de l'an dernier ont complètement disparu, grâce aux soins intelligents de ses médecins. Il n'y a aucun espoir de guérison : néanmoins, il peut se produire encore une amélioration. Lorsqu'il lui arrive parfois d'avoir quelques idées lucides, elle appelle son infortuné mari.

—D'après l'*Explorateur*, la question qui s'est agitée en France de rendre la Seine navigable pour les navires, et par suite de faire de Paris un port de mer, se trouverait également soulevée pour la capitale de l'empire allemand.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que la mer est moins éloignée de Berlin que de Paris. En effet, la petite baie de l'Oder, dans la Baltique, n'est qu'à une distance de 30 lieues (120 kilomètres) environ de Berlin, et il suffirait de construire un canal de dimensions appropriées, allant de la baie à la ville, pour amener les navires au centre de celle-ci.

—UN MOYEN ANTIQUE DE RAFFRAICHISSEMENT.— On lit dans le *Figaro* :

Nous avons déjà indiqué à nos charmantes lectrices plusieurs moyens de combattre les chaleurs torrides que nous subissons en ce moment. En voici d'autres que les femmes romaines employaient, il y a plus de deux mille ans, et que nous recommandons à nos élégantes.

Sous les portiques où se pressait, à l'heure de la promenade, à Rome, ce qu'on appelle maintenant le "beau monde," on rencontrait les grandes coquettes qui donnaient le ton à la mode, tenant dans les mains, pour les maintenir fraîches, des boules de cristal, que les Romains regardaient comme une espèce de glace infusible, ou bien de petites sphères d'ambre jaune, substance qui donne d'abord une

fraîcheur douce, et bientôt un parfum des plus suaves quand elle est échauffée.

D'autres, par une recherche voluptueuse, s'enlajaient autour du cou de petits serpents inoffensifs, des couleurs qu'elles laissaient flotter comme des colliers sur leur sein d'albâtre, pour se rafraîchir par le contact de ces animaux à sang-froid.

Qu'une de nos belles mondaines donne l'exemple, à bientôt le Jardin d'acclimatation ne suffira plus à élever tous les reptiles que l'été aura mis à la mode.

—Un vaisseau torpille à hélice, construit à Londres pour le compte du gouvernement français, se trouve, en ce moment, dans le port de Douvres, où il excite beaucoup la curiosité des habitants.

Ce bâtiment est construit en fer ; sa partie supérieure, ainsi que le pont, est recouverte de plaques d'acier. Sa longueur est de 80 pieds anglais, et sa vitesse de 20 milles à l'heure. La cheminée, qui a 4 pieds de haut, peut être remplacée, pendant l'action, par une autre cheminée de 1 pied seulement.

—Relativement au passage du discours de lord Derby estimant à 40 millions le nombre des mahométans dans les Indes, la *Pall Mall Gazette* donne des chiffres intéressants. D'après le grand recensement général fait en 1871-72, le nombre des mahométans des territoires anglais s'élevait à 40,882,537. Par conséquent, si on ajoute à ce chiffre le nombre des mahométans résidant dans les Etats indépendants, on arrive à 50 millions de mahométans sur lesquels s'exerce plus ou moins directement le contrôle de l'Angleterre. Le Bengale seul en possède plus de 20 millions. Dans certains districts ils forment 80/100 de la population.

"On ne saurait douter, ajoute la feuille anglaise, que les mahométans se sont multipliés au milieu des Hindoux et sous nos lois, avec plus de rapidité qu'ils ne le firent pendant le temps de leur suprématie, et rien n'indique que la proportion de cette augmentation ne soit restée la même depuis le recensement de 1871-72. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'y a que 896,638 chrétiens dans notre empire indien."

SITTING BULL.—Un correspondant de la *Tribune* de Chicago, fournit les intéressants détails qui suivent sur le fameux guerrier Sioux :

"Pendant mon séjour au fort Seward, j'ai appris l'histoire complète de Sitting Bull. C'est un Sioux-Teton, âgé de 35 ans seulement. Le capitaine McGarry, du steamer *Benton*, l'a connu pendant bien des années aux postes commerciaux du haut Missouri. Il trafiquait principalement au fort Peck, mais ces dernières années sa bande et lui ont suivi le buffalo au nord des rivières Souris et Pembina, et ils ont échangé leurs langues fumées et leurs fourrures contre des fusils et des munitions, avec les métis français du Manitoba. Sitting Bull a été converti au catholicisme par le célèbre jésuite français, le père de Smet, dont il était l'ami et qui lui a appris à lire et écrire le français. Il a toujours dédaigné d'apprendre l'anglais, mais il est bien versé dans la littérature française. Il connaît aussi l'idiome du Dacotah, et on le dit plus grand orateur que Little Pheasant, chef des Yanktonnais. Le capitaine McGarry dit que Sitting Bull a lu l'histoire des guerres de Napoléon et que, dans ses propres guerres, il prend pour modèle le Petit Caporal. Malgré les bruits contraires, Sitting Bull n'a jamais accepté de propositions de paix. Il a toujours été pour les Américains le sauvage vindicatif et implacable qu'était Schamyl pour les Russes.

"Jusqu'en 1868, le père de Smet a réussi à détourner les Sioux-Tetons du sentier de la guerre, mais après le départ du prêtre français du haut Missouri, Sitting Bull a été élu chef. Bien qu'il n'y ait pas eu d'effort organisé de la part des Sioux contre les blancs, Sitting Bull s'est toujours rangé parmi les mécontents depuis le massacre du Minnesota de 1863, époque où les Sioux furent rejetés à l'Ouest du Missouri dans les Mauvaises Terres et les montagnes du Dacotah. Il a aspiré dès lors à devenir un chef, mais les autres chefs, Red Cloud, Spotted Tail, Little Pheasant, etc., refusaient de le reconnaître. Toutefois, grâce à son éloquence persuasive, il attira à lui des centaines de jeunes braves, tant de la nation Sioux que des Cris et des Assiniboinés du Manitoba. Ces tribus, qu'il fréquente chaque été depuis cinq ans, lui envoient aujourd'hui beaucoup de jeunes guerriers. On dit qu'il en aura 5,000, tous armés de fusils à répétition,



dans la prochaine bataille qu'il livrera à la troupe. Ce qui probablement retarde les opérations de Sitting Bull, c'est la difficulté de faire soigner ses blessés; ce qui est un devoir sacré pour les Indiens. Il va sans doute, s'il ne l'a déjà fait, les envoyer à ses amis du Manitoba, après quoi il reprendra les hostilités."

## CHOSSES ET AUTRES.

Il s'expédie par an environ 3,300,000,000 de lettres sur la terre entière, soit à peu près 100 lettres par seconde, soit encore un poids annuel de 33 millions de kilog.

On a calculé que la quantité d'eau versée nuit et jour par tous les fleuves de la terre dans les océans est égale à celle de deux mille fleuves semblables à la Seine. Or, il passe environ 1,000 mètres cubes d'eau par seconde sous le pont Royal.

On a encore calculé que le volume d'eau renfermé dans toutes les mers s'élève à 2,000 millions de kilomètres cubes, et que, pour combler ces abîmes, il aurait fallu 2,000 Seines, coulant à pleins bords la durée de 30,000 ans.

Le nombre des suicides relevés à Berlin par la police est de 2 à 3 par jour, de sorte que Londres, avec sa population quatre fois plus nombreuse, se trouve dépassé. La capitale de la Prusse paraît donc être la métropole de la misère.

Le nombre des amendes qui, depuis 1871, ont été prononcées pour offenses à la personne de M. de Bismark, se monte à 250. C'est là un fait que ne devront pas négliger les historiens qui étudieront plus tard cet homme d'Etat.

Sait-on que l'idée première du projet de Paris port-de-mer émane d'un romancier, d'un intrépide fantaisiste.

Nous avons nommé Léon Gozlan, l'auteur d'*Aristide Froissard*. Léon Gozlan, né sur un navire en pleine mer, était vivement épris de l'eau salée qui était pour lui l'amère patrie.

Il voulait même de l'eau salée dans la rue du Bac.

En 1834, Mme veuve Béchet, libraire, fit une concurrence au fameux recueil de C. Ladvocat, intitulé : *Paris ou le Cent-et-un*. — L'ouvrage qu'elle fit paraître était intitulé : *Nouveau tableau de Paris au dix-neuvième siècle*.

Les célébrités littéraires d'alors y apportèrent leur collaboration. Léon Gozlan y écrivit vingt jolies pages sous ce titre, alors si neuf : *Paris-port-de-Mer*.

Il y a quarante ans, c'était un paradoxe; en ce moment, cela prend la tournure d'une vérité pratique.

— Nous verrons un jour des réquins au pied du palais de l'Institut, disait Léon Gozlan : il y a si longtemps qu'on y voit des écrivains !

— Nous trouvons dans *l'Impartial lorientais* une intéressante histoire, que nous reproduisons sans y rien changer :

Il y a une quinzaine de jours, un homme mourut à Languidic sans avoir voulu se confesser et après avoir exprimé la volonté formelle de ne point être enterré par le clergé. Quelques personnes charitables ne se disposaient pas moins à veiller près de son corps; le curé les en détourna vivement, leur disant que cet homme était damné et que le diable viendrait immanquablement l'enlever pendant la nuit. Chacun s'éclipsa en se signant, et le mort resta seul.

Sur ces entrefaites arriva le frère du défunt, qui revenait de l'armée. Il fut douloureusement surpris de trouver son frère mort et abandonné.

Quelqu'un lui rapporta les paroles et la recommandation

du ouré : Oh bien ! dit-il, je ferai la garde, moi ! J'ai mon revolver, et, si le diable se présente, je me charge de le recevoir.

Dans le milieu de la nuit, le soldat aperçut un spectre, revêtu d'une peau de vache, qui cherchait à pénétrer dans la maison. "Qui vive ?" cria-t-il d'une voix forte. Entendez-vous ? Qui vive ? Le fantôme ne répondant pas, il fit feu. L'apparition s'affaissa sans pousser un cri.

On accourut au bruit de la détonation : on trouva, à l'endroit où le spectre s'était affaissé, le corps du bedeau de la localité, percé d'une balle; il avait été tué sur le coup.

— Quand les Sioux entrent dans le sentier de la guerre, ils se noircissent le visage jusqu'au bas des yeux; le front étant coloré en rouge foncé. Quand ils sont en deuil et quand ils sont très-désireux de venger la mort d'amis ou de parents, ils coupent leur chevelure et couvrent leur visage de terre blanche. Leur adresse à cheval est merveilleuse, ils considèrent que le plus grand acte de valeur c'est de frapper son ennemi avec un instrument à la main, quand il est vivant, et mort ou vif, c'est le premier qui frappe l'ennemi tombé qui "compte le coup," et non celui qui le tire. Ils ne scalpent pas toujours leur ennemi.

Ils ne tiennent à une chevelure que pour montrer leur bravoure et pour la donner à leurs femmes qui dansent dessus. Ils attaquent toujours en suivant une ligne circulaire, comme l'aigle, envoient une décharge et passent, et reprennent le cercle sur un angle différent. Quand ils tuent un ennemi ils se précipitent toujours pour le frapper le premier, afin de compter le coup, et alors quelqu'Indien désappointé de n'avoir pu frapper la victime lui enlève la chevelure. Les Sioux disposent toujours leurs tentes en cercle, et quand ils sont sur un terrain dangereux, ils attachent leurs ponies au centre.

## POÉSIE.

### LE SECRET.

Tu veux lire en mes yeux, — simplicité funeste !  
Quel secret douloureux je porte au fond du cœur.  
Soit ! ma sincérité, le seul bien qui me reste,  
Contre moi-même, Enfant, armera ta candeur.

Mortes sont les vertus de mes vertes années !  
Dans leur sève j'ai vu mes espoirs se flétrir :  
Un songe ardent brûla mes fraîches destinées,  
Et mon cœur s'est fermé pour ne plus se rouvrir !

Pur et suave Enfant, sœur des Grâces décentes,  
Ne sème point tes fleurs sur un sol dévasté !  
Dois-je, débris stériles aux tristesses croissantes,  
Mêler ton vierge rêve à mon aridité ?

Ma tendresse au bonheur ne te saurait conduire ;  
Même en tes yeux l'amour me sourirait trop tard.  
Fait pour aimer, mon cœur est trop haut pour séduire !  
D'un bien qu'il ne peut rendre il ne veut point sa part.

A toi mon dévouement ! ta belle âme en est digne ;  
Mais seul je veux porter le poids des jours derniers.  
A quelque noble arbuste enlaccé, ô jeune Vigne !  
Ta tête virginal aux rêves printaniers.

Ta place est au soleil ; moi, la mienne est dans l'ombre.  
Fleuris dans ta lumière, âme aux espoirs si beaux !  
J'appartiens au passé : laisse le cyprès sombre  
Ombrager de son deuil la pierre des tombeaux !

**HECTOR PAGEAU**  
 SEUL AGENT  
 POUR LES MACHINES À COUDRE  
**RAYMOND,**  
 No. 92, RUE ST. JEAN,  
 HAUTE-VILLE.

A toujours en mains un grand assortiment d'AIGUILLES pour toutes sortes de Machines à Coudre.

Québec, 24 juin 1876.—1m.

**VINS, LIQUEURS !!**  
 Vins de la Maison Duclos Freres  
 BORDEAUX.

**Nazaire Turcotte**

MARCHAND DE VINS ET LIQUEURS, EN GROS  
 RUE DALHOUSIE.

Vient de recevoir directement de Bordeaux par le *Truch*, du vin français rouge et blanc, en bouteilles et demi-bouteilles, ainsi qu'en fûts, par barriques et demi-barriques, aussi, de l'absinthe Suisse, du Vermouth, etc.

Les vins blancs, de qualité exceptionnelle, se composent surtout de Sauterne et de Barzac. Le *Strethpey*, autre navire français, veu de la Charante, a apporté aussi une uue cargaison de cognac en fûts et en caisses de la fameuse maison QUANTIN & CIE.

Ces vins et liqueurs sont en vente dans les principales maisons de la Cité.

Québec, 10 juin 1876.

**Au Bloc Brunet**  
 COIN DES  
 Rue St. Joseph et de la Chapelle,  
 ST. ROCH.

**L. N. HENault**  
 Marchand de Nouveautés

A l'honneur d'informer ses pratiques et le public que son importation du printemps est maintenant reçue et que tous les départements de ses magasins sont au grand complet.

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX,  
 FLEURS,  
 ÉTOFFES A ROBES  
 ET A COSTUMES,  
 ETC., ETC.  
 DRAPS, TWEEDS, ETC.

Une visite est respectueusement sollicitée.

L. N. HENault.

Québec, 27 Mai 1876.

**W. M. McDONALD**

Nos. 56 et 58

Rues Couillard et St. Jean,  
 HAUTE-VILLE, QUEBEC.

Importateur et Marchand

DE

TAPISSERIES, PEINTURES, HUILES,

VITRES, MASTIC,

VERNIS, PINCEAUX, Etc., Etc.

M. McDonald saisit l'occasion de la présente pour annoncer à ses pratiques de la ville et de la campagne, qu'ayant à son emploi des ouvriers des plus expérimentés, il est prêt à exécuter toute commande, telles que : Peinture de maison et d'enseigne, simple et décorative ; Peinture à Fresque, Tapissage, Vitrage et tout ce qui concerne cette branche de commerce, le tout fait dans le dernier goût sous le plus court délai et à des conditions libérales.

Les personnes de la campagne ayant des travaux en peinture de quelque genre que ce soit à faire trouveront chez M. McDonald les conditions les plus avantageuses.

W. M. McDONALD,

Québec, 12 août 1876. Peintre.

**J. & W. REID**

No. 40, Rue St. Paul, Quebec.

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le rembrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier Goudronné pour couvertures de maisons.

Papier à envelopper, Gris, Brun, Drabe et Manilla, de toute grandeur et de toute qualité. Sacs de papier fait à la machine, pour épiceries et nouveautés, de toute qualité et de toute grandeur.

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre.

Enfin toutes sortes de Papeteries.

Le tout sera vendu au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID,

Québec, 18 juin 1876.

**VINS, VINS.**

VINS DE BORDEAUX

de la célèbre maison Cruse & Fils, Freres.

Bouteilles et demi-bouteilles.

MÉDOC.....	do	do	do
ST. JULIEN.....	do	do	do
MARGAUX.....	do	do	do
BATAILLEY.....	do	do	do
LEOVILLE.....	do	do	do
PONTE-CANET.....	do	do	do
CHATEAU LEOVILLE	do	do	do
do BATAILLEY	do	do	do
do PONTE-CANET	do	do	do

SAUTERNES.

HAUT-SAUTERNES	do	do	do
do BARSAC....	do	do	do
SAUTERNES.....	do	do	do

VINS BARTON ET GUESTIER.

MÉDOC.....	Bouteilles et demi-bouteilles.
FLOIRAC.....	do do do
MARGAUX...	do do do
BATAILLEY..	do do do
LEOVILLE...	do do do

VINS DE DUBOSQ LETTRÉ & FRÈRES

MARGAUX..... Bouteilles.

VINS DE DUCLOS & FRÈRE:

ST. JULIEN.....	pintes, caisses d'une douz.
PONTE-CANET.	do do do
CHATEAU LA GRAVADE	Bouteilles et
demi-bouteilles.	

VINS DE FURNISS, FRÈRES.

BOURG.....	Caisses 1 douzaine.
MARGAUX.....	do do—1865
ST. ÉMILION.....	do do—1865
CHATEAU LAFITTE	do do—1860

VINS VOUVRAY, 1268.

VINS DE GODARD & FRÈRES.

ST. JULIEN..... Caisses 1 douzaine

VINS REMUSAT & FRÈRES.

**EAUX-DE-VIE**

EN

Bouteilles et Demi-Bouteilles

ET EN

FÛTS.

J. & F. MARTELL V. S. O. P. V. O., \*\*\* & \*  
 JAS. HENNESSEY & CIE., V. O., \*\*\*,  
 V. CHALOUPIN & CIE., 10 ans, importations de feu W. Poston.

JULES ROBIN, QUANTIN & CIE.  
 LOUIS SALIGNAC, PINET CASTILLON.  
 etc.

Genièvre en Barrique et en Bouteilles

J. DE KUYPER & FILS.

GINGRAS & LANGLOIS,

54, Côte du Palais.

Québec, 12 août 1876.



**J. B. LALIBERTE,**

CHAPELIER ET MANCHONNIER,

No. 54, Rue St. Joseph, St. Roch,  
QUEBEC.

A constamment en main toutes sortes de  
*Chapeaux et Fourrures,*

de toutes descriptions, confectionnées pour  
Dames et Messieurs; dans le meilleur goût.

*Salle d'échantillons de Fourrures ouverte  
tout le long de l'année.*

Québec, 24 juin 1876.—1m



**EMILE JACOT,**

IMPORTATEUR

— DE —



**MONTRES ET BIJOUX FINS.**

ARGENTERIES ET PENDULES,

ETC., ETC., ETC.

No. 37,  No. 37,

RUE de la **COURONNE,**  
ST. ROCH, QUÉBEC.

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses  
pratiques et le public en général qu'il vient de  
recevoir d'Europe un assortiment considérable  
de Montres, en or et en argent, bijouteries de  
toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix  
réduits.

AGENT  AGENT

Pour les célèbres lunettes brevetées de Black.

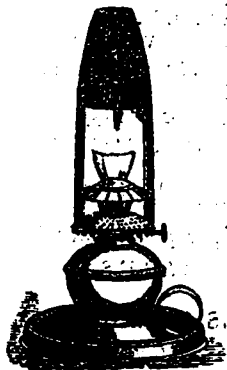
Québec, 27 Mai, 1876.—2m

**F. O. Vallerand**

IMPORTATEUR,

Cote Lamontagne, et 14 rue Notre-Dame  
BASSE-VILLE.

**LAMPES, FANAUX, VERRERIES**



Huile de Charbon,  
Pétrole,  
Kerosene,  
Benzine,  
Huile pour Machines,  
Huile Noire.

AUSSI:

Globes,  
Cheminées,  
Abat-Jour,  
Mèches,

ET AUSSI

Tous les articles nou-  
veaux et améliorés  
dans ce genre.

Québec 27 Mai 1876.

VIN DE  
**QUININE**  
CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit:

La perte d'appétit,  
Les dépressions morales,  
La dyspepsie,  
La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES

**Contrefaçons à bon Marché**

Qui ne contiennent

**NI QUININE,  
NI SHERRY.**

Le seul vin de Quinine véritable est  
celui de

**CAMPBELL**

Nous n'avons rien à faire avec ces  
imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T.  
LeDroit, J. B. Z. Dubeau et Gingras &  
Langlois.

Québec, 3 juin 1876.—6m

**Edward Carbray**

PAPETIER

No. 62, Rue St. Paul, Basse-Ville,  
QUEBEC.

SACS DE PAPIER,

BOITE EN CARTON,

BOITE A THÉ EN CARTON,

PAPETERIE,

FICELLE,

CORDAGE,

ETC., ETC.

L'assortiment est maintenant au com-  
plet.

Une visite est respectueusement  
sollicitée.

Québec, 10 juin 1876—1 m.

**JACQUES AUGER**

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE,  
QUEBEC.

(BATISSE STADACONA.)

Québec, 27 Mai, 1876.—4f

**DUQUET & CIE.,**

Horlogers et Bijoutiers,

NO. 1

NO. 1

RUE DE LA FABRIQUE, HAUTE-VILLE,  
QUEBEC.

Ont constamment en main un des meilleurs  
assortiments de montres en or et en argent, bi-  
jouteries et orfèvreries de toutes sortes.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

**A. LAPOINTE**

CHAPELIER ET MANCHONNIER

Coin des rues Des Fossés et du Pont,  
ST. ROCH

On trouvera toujours, à cet établissement  
un assortiment des plus complets en Chapeaux  
de Satin, de Feutre, de Paille et de tout autre  
genre. Chapeaux de toutes sortes réparés avec  
soin et promptitude.

La seule manufacture de chapeaux à Québec.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS

Québec, 27 Mai 1876.—1m.

**LE REVEIL**

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAIT LE SAMEDI.

Bureaux, 30, Rue St. Louis,

QUEBEC.

Abonnements pour le Canada.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de  
chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00

Pour quatre mois..... 1.00

Abonnements pour les Etats-Unis et l'Europe.

Pour l'année..... \$3.50

Pour 4 mois..... 1.25

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois.....\$0.75

Pour 3 mois..... 2.00

Pour 6 mois..... 3.00

Pour l'année..... 4.00

Chaque ligne additionnelle..... 0.10

Québec, 27 Mai 1876.

Imprimé et publié par A. Buies, propriétaire et ré-  
dacteur-en-cher, 30, rue St. Louis, Haute-Ville,  
Québec.